

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

DLP-7-1-85464737

ISSN 0294-3700

Mots
Mots tus
Motus les femmes
Motu proprio Mots ou
propriétaire La langue
cousue de fil blablablanc
Parlez femmes Parler femme
Oser par les femmes et hommes
dire en choeur à coeur Mots
contre maux Mots nouveaux
pour dire femmes
et hommes

II

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel
DECEMBRE 1984

20

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Bulletin international

SOMMAIRE

Talita koumi, <i>Danielle Penuel</i>	2
Potentialité du langage féminin et psyché masculine, <i>Bernadette Lorenzo</i> . ..	5
Désir féminin, parole sur Dieu, <i>Claude Plettner</i>	7
Parole de Dieu, parole de femme, <i>Una Jart</i>	9
Pères de l'Eglise misogynes, <i>Suzanne Tunc</i>	12
Par contre, les Apocryphes	15
Collectifs sur la condition masculine : un leurre ?, <i>Réginald Richard</i>	16
Yent'l, se donner un corps et un pays, <i>Michel M. Campbell</i>	20
La création, privilège masculin, <i>Eugène Weber</i>	23
Qui a peur de Camille Claudel, <i>Claudie de Rauglaudre</i>	25
Dire et interdire : éléments de jurologie, <i>Henri-Jacques Stiker</i>	28
Les mots et les femmes, <i>Marie-Odile Métral</i>	29
In memoriam - Merci à Karl Rahner	31
Vœux illustrés	33
Dossier Canada	34
Actualités	37
Bibliographie	52

(Titres et inter-titres de la rédaction).

DESIRER ET DESIGNER, DESIGNER ET DESIRER

Faudrait-il encore faire des mots sur l'importance du langage ? Médiateur de signes symboliques, celui-ci résume immédiatement nos opinions et nos codes. Il les accrédite et les reconduit sans autre besoin de médiation. Superbement. Qu'on pense à cette joie manifestée par les petits garçons du primaire lorsqu'ils illustrent la première règle de grammaire qu'ils retiennent par cet axiome de logique sociale et sémantique : le masculin l'emporte sur le féminin...

Ce n'est un secret pour personne : la structure du français révèle et maintient l'androcentrisme aujourd'hui prohibé de nos structures sociales. Mais on ignorait combien celui-ci s'ancre encore dans la misogynie. C'est chose démontrée le plus « naturellement » du monde sans précaution ni détour, par l'avalanche et la teneur des propos — arguments indignes d'une intelligence d'académicien et assaut sans fard de propos égrillards — qu'a suscité en France la mise en place d'une Commission officielle de Terminologie, chargée tout simplement de mettre en mots le fait des mœurs, c'est-à-dire la féminisation des métiers, fonctions et compétences.

Le groupe français Femmes et Hommes dans l'Eglise y a vu pour sa part le besoin de susciter un colloque sur « La féminisation du langage et son implication dans le champ éthique et religieux »*. Façon de rejoindre en le circonstançant, le débat de principe auquel donne voix désormais le féminisme chrétien dans les églises de très nombreux pays. Ce débat, il est au centre de nos objectifs. Et l'on aurait tort de croire qu'il ne s'agit que de confronter nos Eglises aux questions de valeur et normes de progrès qui leur viennent de la société. Il s'agit à partir de là d'en rechercher les traces et le sens d'annonce évangélique. Et d'en faire Eglise.

Désirer une mutualité nouvelle entre les sexes, la désigner non seulement comme un bien mais comme un bienfait proposé pour annoncer Dieu Même, suppose tout un travail de critiques sociales, sémantiques, symboliques, religieuses. En cela, ce Bulletin vient prolonger le précédent. Il présente des exégèses, liturgies, célébrations nouvelles et, à travers d'importants dossiers d'actualités internationales, il apporte l'exemple, quasi neuf et hautement signifiant, d'une prise de parole publique de chrétiens canadiens « en soutien aux femmes d'Eglise ».

Enfin, éprouver l'angoisse de ne pouvoir désigner que de loin son désir, mais en être blessé de si près dans son corps même, c'est l'expérience des mystiques. Deux contributions cherchent à retracer la voie et la voix des femmes mystiques dans leur désir et leur expérience de Dieu.

(*) Les actes de ce Colloque, tenu dans la Salle Médicis du Sénat, le 26 mars 1984, ont paru intégralement dans le précédent Bulletin n° 19 que celui-ci vient compléter.

Talita koumi

petite fille, lève-toi

Cet article a paru dans « Chrétiens aujourd'hui », bulletin mensuel de Saint Merri dont nous remercions les responsables.

LES FEMMES DANS L'ÉGLISE

Comment nier l'évidence ? Voilà vingt ans que je m'intéresse tant bien que mal aux péripéties de cette lutte pour une reconnaissance du rôle des femmes dans l'Église, que j'y participe même un peu — parce que je ne peux pas faire autrement — puisque je suis une femme et une chrétienne. Eh bien, il faut le dire tout net. Le bilan est sombre. Aucun progrès réel, une situation bloquée. Non, bien pire que l'absence d'un progrès : un pourrissement, une ankylose... Depuis vingt ans on remâche les mêmes questions, les mêmes amertumes. L'argumentation s'affine. Elle est de mieux en mieux fondée. Mais, en face, ce sont toujours les mêmes réfutations butées, les mêmes blocages, les mêmes pratiques abusivement autoritaires. Et pourtant, je l'avoue, au risque d'encourir l'accusation d'encourager la démobilisation (accusation

probablement en partie justifiée), le sentiment qui prévaut en moi est celui d'un indéfectible optimisme, la certitude d'une fécondité à l'œuvre. Pourquoi cette espérance si peu justifiée par une situation si négative ? La réponse s'appuie sur trois points :

- l'intérêt d'une prise de conscience : celle de la gravité de la question,
- l'utilité d'un temps mort,
- la découverte d'un champ libre pour l'invention.

L'INTERET D'UNE PRISE DE CONSCIENCE

La question est presque insupportable. Comment est-il possible que vingt ans après le Concile, vingt ans de lutte, de service, de la part de tant et tant de femmes cou-

rageuses et sincères, de la part d'un nombre plus restreint, mais tout de même impressionnant de femmes de très haute qualité dans tous les domaines de la théologie, de la pastorale, de l'engagement pour les pauvres, comment est-il possible que tout cela n'aboutisse qu'à une situation pratiquement inchangée ?

A force de retourner jusqu'à la révolte ce « pourquoi » dans l'esprit et dans le cœur, on s'aperçoit que cela amène peu à peu à une prise de conscience. Pour susciter de telles oppositions, de tels refus, le problème doit être extrêmement grave, l'enjeu doit être fondamental. Il ne s'agit plus de se faire octroyer avec condescendance un statut, une reconnaissance arrachés par la séduction ou les pleurnichailles de bonnes femmes. Il faut prendre acte d'une situation de péché (situation « mortelle » pour l'ensemble des membres de l'Eglise) et accepter l'idée qu'il faudra lutter encore longtemps pour en venir à bout, pour venir à bout de ses propres lâchetés, et de ses propres résistances.

L'UTILITE D'UN TEMPS MORT

Ce genre de combat, de transformation suppose une réelle conversion — une sorte de déculturation (abandon des images négatives de la femme, des rôles inculqués dès l'enfance). Tout ceci pour éviter, dans la revendication et la révolte, une attitude en miroir, une fascination de ce que l'on rejette qui ne fait qu'entraîner dans un piège redoublé. Ce genre de démons ne se combat que par le jeûne et la prière — par le silence et la pratique — par le passage à travers une certaine mort. Et tout cela demande du temps, beaucoup de temps, temps de jachère, temps de germination. Alors apparaissent peu à peu dans toute leur complexité et toute leur nécessité, les questions qu'il faut étudier et auxquelles il faut tenter de répondre autrement que par des slogans. Voici quelques exemples très éloquents :

— La première question, incontournable, c'est celle du sacerdoce pour les femmes et le refus insupportable qui y est opposé. Mais cela a forcé beaucoup de femmes et d'hommes à s'engager dans une réflexion beaucoup plus vaste sur les différents ministères à susciter, à développer, à créer.

— Le partage des responsabilités par des femmes de plus en plus nombreuses a permis de voir que le pouvoir d'organisation, de décision n'y était pas automatiquement lié. Il reste toujours entre les mêmes mains. Il doit être revendiqué, réclamé à temps et à contretemps, conquis chaque fois que cela est possible. Et devant la féminisation d'un secteur (la catéchèse par exemple), il faut faire prévaloir une nouvelle revendication, authentiquement non-sexiste, celle d'une Eglise « bisexuée » (1).

— La possibilité accrue de formation pour les femmes fait découvrir que pour les hommes (presque toujours des clercs), il s'agit la plupart du temps d'une seconde formation alors que pour les femmes cela sera la seule formation. A quand une formation « inégalitaire » en théologie et en pastorale permettant de combler l'inégalité des chances de départ ?

LA DECOUVERTE D'UN CHAMP LIBRE

Ce temps de silence, de mûrissement fait découvrir, avec d'ailleurs un certain étonnement, que là où les hommes n'ont pas pu ou pas voulu engager aussi radicalement leur pouvoir, le champ est merveilleusement libre. Ici encore quelques exemples :

— Le féminisme des chrétiennes s'est avéré efficace dans le domaine civil (les religieuses des professions de santé ont fait reconnaître légalement le métier d'aide-mé-

(1) Hommes et femmes en catéchèse, revue Catéchèse, n° 94, 6, avenue Vavin, 75006 Paris.

nagères). Le féminisme des chrétiennes est encouragé, soutenu par des subventions ministérielles parce qu'il est jugé utile pour faire évoluer l'ensemble de la société (la Commission pour la mise en place d'un langage non-sexiste s'intéresse aux efforts des femmes chrétiennes pour développer un langage inclusif et inventer des termes nouveaux).

— Les religieuses ont dû affronter quelquefois de redoutables problèmes de fidélité à leur vocation et à elles-mêmes; des femmes mariées choisissent de vivre de nouvelles étapes de leur vie conjugale, de leur vie engagée, de leur vie spirituelle. Toutes ensemble, elles découvrent une mobilité, une fluidité des vocations, la possibilité et l'intérêt d'un deuxième souffle. Elles apprennent, en revendiquant d'ailleurs le droit à l'erreur, la nécessité d'un départ toujours nouveau, la plupart du temps dans l'obscurité et le doute, un inévitable passage au désert.

— Et pour finir par ce qui est le plus interdit aux femmes : « le plaisir », je citerai Monique Dumais qui parle des religieuses au Québec, mais ce qu'elle dit peut s'appliquer à tous les états de vie et aussi à la France : « Elles ont également à expérimenter de nouveaux styles de vie spirituelle où les femmes jouent le rôle principal, par exemple des retraites prêchées par des femmes, une direction spirituelle assurée par des femmes... » « ... De plus, le goût de parler des choses spirituelles émerge de plus en plus au Québec; les recherches sont variées et surtout les échanges intenses. D'où la possibilité et le plaisir (c'est moi et non Monique Dumais qui souligne) de communiquer ce qui est au cœur de ma vie avec d'autres femmes qui poursuivent des cheminements spirituels sur des sentiers souvent différents du mien... » (2).

Dans le conte « La jeune fille sans mains », que commente Marie-Louise Von Franz (3), on voit l'héroïne se faire couper les mains par son père qui a signé un pacte avec le diable. (C'est donc d'abord l'écrasement par le pouvoir patriarcal.) Plus tard, cette jeune femme mutilée et en

fuite sera recueillie et épousée par un roi qui lui fera faire des « mains d'argent », des mains artificielles. (C'est le « bonheur » de la conformité sociale et des rôles bien assumés.) Mais de multiples épreuves classiques des récits de conte l'obligeront à fuir à nouveau et à se réfugier dans la forêt et dans la solitude. C'est là, après un long temps de silence et d'isolement (sous la protection d'un ange, symbole d'une expérience intérieure qui permet de découvrir le vrai sens que l'on veut donner à sa vie) que ses mains repousseront...

Quand je suis découragée, j'aime me « consoler », comme le conseille Tolkien, en me racontant ce conte de fée. La femme dans l'Eglise n'est pas au bout de ses tribulations mais c'est peut-être parce qu'elle doit retrouver ses « vraies mains » — parce qu'elle va découvrir encore mieux le sens de sa vie et de son rôle dans la communauté des frères et des sœurs.

Ah ! J'oubliais ! Un élément pourtant essentiel du récit. A la fin du conte, lorsque le roi retrouve sa femme avec ses mains naturelles, il est à son tour tout à fait transformé et il s'écrie : « Une lourde pierre a été enlevée de mon cœur. » Alors le roi et la reine célébrèrent leurs noces, une nouvelle fois, et ils vécurent heureux jusqu'à leur fin bénie...

Comment ne pas mentionner ici ces hommes, ces chrétiens, ces prêtres, que j'aime fraternellement, amicalement, tendrement qui sont de vrais féministes et m'aident à le devenir.

Et voilà. Si l'on envoie encore au bûcher celles qui croient aux contes de fées, je peux préparer mon extincteur !

Danielle PENUEL, Paris.

(2) Revue « Femmes et hommes dans l'Eglise », n° 16-17. Femmes religieuses. Religieuses femmes. 14, rue Saint-Benoît - 75006 Paris.

(3) La femme dans les contes de fées. M.-L. Von Franz. La fontaine de pierre.

Potentialité du langage féminin et psyché masculine

Bernadette LORENZO est psychologue, psychanalyste et théologienne. Elle a écrit pour nous : « Corps féminin et Eglise chez les femmes mystiques » (1). Elle a ouvert un secteur de recherche personnelle et un groupe en « Psychanalyse et religion », spécialement à propos du « vécu et statut corporel de la femme dans les Eglises » (sujet de sa thèse de théologie).

Dans le chapitre 11 de la Génèse, le mythe de « la Tour de Babel » commence par annuler la diversité des langues existantes et créer une indifférenciation. L'uniformité règne, donc la répétition du même ; cependant surgit une volonté commune de construire une tour. Un dieu descend et dit : « Brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres ».

Voilà les hommes, séparés, désunis, dispersés. La puissance du groupe a disparu. Ainsi le mythe exprime la nostalgie de la symbiose, présente le fait de la différence comme une atteinte narcissique, une cause d'impuissance et en projette l'origine sur un dieu jaloux.

Cette perpétuelle revendication est celle qui se déploie entre les sexes. La femme désire-t-elle les attributs masculins ? L'homme rêve d'enfanter... Le vieux mythe de l'androgynie flatte les imaginations, promet la puissance de la tour dont la représentation est double : verticale phallique ; contenant tout en rondeur. Ce texte dit toute la nostalgie de la distance des langages donc des corps.

(1) Femmes et Hommes dans l'Eglise, n° 12, p. 5 à 7.

Tout langage est émanation du corps.

S'il est une banalité nécessaire, c'est de rappeler que les racines de toutes les langues sont le reflet des actions corporelles (le sanscrit est en cela admirable), que les termes des sciences exactes sont issus de l'expérience du corps (treillis, matrice, sécante, etc., en mathématiques). L'homme, poète, savant, psychanalyste ne parle que corps et cosmos. « Va, mon Génie, avance nu dans la vie » (Hölderlin, Timidité). En psychanalyse, il suffit de constater que c'est à partir du pénis (en latin, queue des quadrupèdes) et du phallus (le phallus, organe viril) que l'homme a conceptualisé son complexe de castration puis l'angoisse de castration.

Quand la femme a peur dans son utérus, en gestation ou pas, et non dans son ventre — l'enfant et l'homme ont mal au ventre, eux aussi — pourquoi n'a-t-elle pas un mot, un concept pour dire son angoisse bien à elle dans cette partie unique d'elle-même ? Si, craignant la perte du fœtus, elle ne trouve pas le mot approprié dans sa langue dite maternelle, pourquoi prendrait-elle le mot « castration » dont la racine originaria est reliée à l'ablation de l'organe

viril ? Qu'a-t-elle à « dire » avec cette pauvreté du langage masculin ? Sinon qu'elle doit puiser en elle la liberté de créer son langage.

Mais de quel corps parlera-t-elle ?

Il est possible de schématiser et de poser : « nous avons deux corps ». Le premier emprunte la voie des vibrations sensibles, heureuses ou douloureuses (de l'affect) dont les effets se traduisent en images, en scénarios plus ou moins organisés (fantasmes) puis en concepts (langage). Le second est un corps muet, celui qui n'a jamais eu le droit de parler. Parce que biologiques, ses concepts appartiennent à la médecine, à la chirurgie (ex. : l'hystérectomie). Or, la traduction psychique de cette histoire corporelle, son vécu affectif, quel mot le dira ? Aucun, sinon en psychanalyse, encore le terme « castration ». Nous avons tous, plus ou moins grand, un corps muet. Mille sensations, impressions, mille existences physiques et psychologiques ne sont jamais parvenues au langage.

Pourquoi le corps muet concerne-t-il particulièrement la femme ?

Quand la femme dit son corps, qu'il soit pulsionnel, affectif, ou imaginaire, fantasmé, érotisé ou métaphorisé, qu'importe ! Y a-t-il une oreille, l'homme ?... pour entendre qu'elle est source, non seulement de vie biologique, mais de vie psychique, c'est-à-dire de symbolisation ou du symbole en train de se faire ; ce qui lui est contesté actuellement, dans un langage de pseudo-sciences humaines, comme jadis le même inconscient masculin refusait à la femme l'existence de son âme. Non, il n'y a pas d'oreilles... malgré l'illusion de la femme. Lui est ailleurs, pris dans son mythe, et non dans son histoire d'homme libre, ligoté au primitif des terreurs, dans la fascination insoupçonnée de Lillith, mère des ténèbres, ou plus loin encore dans le chaos et la boue de profondeurs sous-marines.

Quelle femme inventera le langage des femmes ?

Pas celle qui, non délivrée de la phase adorante de l'Edipe, reste l'éternelle élève des pères à la mode, infatigable perroquette de leurs concepts, même creux. Celle qui aura traversé, en elle, le feu de la perte du père, pourra œuvrer en femme libre ; seulement celle-là. Toutefois, l'établissement d'un langage est une entreprise longue, qui a besoin d'un lieu privilégié, d'un *espace potentiel*, celui de toutes les possibilités. Les groupes et mouvements de femmes ont là un rôle qui ne peut être contesté. Leur succès dépend de plusieurs facteurs. Dans un groupe de femmes, ou en face de l'œuvre d'autres femmes, peuvent être réactivés les rapports (insoupçonnés) au corps de la mère primitive. On croit rejeter un écrit, on rejette une femme, un groupe-femmes, son corps de femme à soi.

Pour se délivrer, le langage-corps-muet de la femme passera encore longtemps par des pseudo-perceptions, des pensées à nuance délirante, des expressions surréalistes, fantastiques... il faut tout cela pour qu'advienne, à la société, un langage nouveau. Alors, la souffrance de la femme des pays du monde entier pourra se dire dans toute son extension et s'analyser pour guérir ; sa joie aussi, celle qui ne se sépare pas du corps mais en surgit, le transcende dans un mouvement d'unité et de sublimation. Telles ces deux femmes, étonnantes, vivant l'exultation de l'enfantement envahi par la connaissance spirituelle : Marie et Elisabeth. « Lorsque l'enfant a bondi d'allégresse en mon ventre de femme, c'était ta salutation qui retentissait à mes oreilles ». Celui qui est bien avec son corps, en bons termes avec lui, l'habite dans sa parole et dans sa prière en un mouvement naturel, loin de tout clivage idéaliste entre corps et parole.

Bernadette LORENZO, Paris.

Les revues de psychanalyse ont toutes édité un numéro spécial sur « Psychanalyse et Langage » mais pas sur « Femmes et Langage ».

Parole de Dieu

Parole de femme

Una JART est pasteur de l'Eglise Luthérienne de Danemark. L'œcuménisme, chez elle, n'est pas un vain mot : des recherches, des rencontres, des travaux pour le COE et des services régulièrement rendus à notre bulletin.

En octobre 1978, Rev. Constance Parvey donnait une conférence à l'université d'Aarhus pour des femmes pasteurs luthériennes et professeurs en théologie. Or les expériences du pasteur du LCA (Lutheran Church in America) se révélaient très différentes des expériences des auditrices danoises. Connie Parvey avait été une des premières femmes à être ordonnée aux Etats-Unis, et, ainsi, l'une des pionnières d'une nouvelle tradition. Les pasteurs danoises, présentes, n'avaient, quant à elles, que succédé aux pionnières de 1948 lorsque les trois premières femmes étaient ordonnées au Danemark ; génération du reste à peu près disparue déjà. Il fallait aussi reconnaître qu'au départ Connie Parvey et ses collègues avaient eu un fondement théorique beaucoup plus élaboré que les pionnières danoises, puisque les mouvements de ré-

flexion et de recherches féminines n'existaient pas en 1948 mais naissaient environ vingt ans plus tard.

Pour ces raisons le discours du pasteur américain déclenchait des discussions vives et les pasteurs présentes décidèrent de continuer leurs discussions entre elles, en organisant sur le champ deux « conventus » (réunions pour pasteurs) pour femmes pasteurs chaque année. En même temps elles décidaient que le premier fruit de ces réunions serait un recueil de sermons de femmes. Connie Parvey n'avait-elle pas affirmé que les femmes prêchent autrement que les hommes ? Une idée très provocante pour beaucoup parmi les pasteurs ! En 1948, cette idée aurait été du reste presque une hérésie, tant les femmes se voulaient pasteurs comme les hommes. Comme la robe noire de pasteur est la même pour les deux

sexes, la personne dans la robe noire devait travailler comme un homme, « aussi bien qu'un homme ». Ce ne fut qu'à partir des années 60 que les femmes commencèrent à s'interroger pour savoir si la manière des hommes de remplir les fonctions pastorales était vraiment la seule manière possible.

Un recueil de sermons de femmes.

Par un avis dans l'hebdomadaire des pasteurs, toutes les femmes pasteurs étaient invitées à contribuer à ce recueil avec un sermon qui devait avoir été prononcé dans une église ; à part cela, aucun autre critère ni de qualité ni de tendance théologique. Les théologiennes de l'université d'Aarhus espéraient que le recueil ainsi élaboré pourrait servir comme matériau pour une étude sur les différences éventuelles entre prédicateurs hommes et femmes (1).

Trente pasteurs répondirent à cette invitation. Le groupe organisateur négociait assez longtemps avec une maison d'édition qui, finalement, n'osait pas publier le recueil et ce fut à Noël 1980 qu'enfin le recueil parut ayant comme éditeur un périodique théologique. Le stock fut très vite épuisé et la grande majorité des critiques extrêmement positives. Beaucoup d'entre elles remarquaient d'ailleurs que jamais des hommes pasteurs venant des camps théologiques si différents auraient pu convenir de faire un recueil ensemble.

Différences ?

Quant au problème capital du recueil — est-ce que les femmes prêchent autrement que les hommes ? — les critiques divergeaient beaucoup, mais toutes trouvaient qu'il y avait quelques différences. Le mon-

de des femmes était assez souvent employé comme illustration. Une grande partie des femmes pasteurs connaissaient les problèmes doubles du travail et on trouvait des descriptions de la vie avec les enfants et la machine à laver. L'une d'entre elles racontait comment elle baignait ses enfants le soir et finalement se retrouvait dans le grand lit avec un enfant dans chaque bras, « comme une saucisse dans un hot dog », se sentant riche et élue.

D'autres avaient noté combien le rôle des femmes du Nouveau Testament était plus actif, important et signifiant qu'on ne le disait et, aussi, que les prédicateurs s'occupaient plus de peindre la Vierge comme une femme que comme toutes les femmes. Quelques critiques jugeaient encore que les sermons insistaient sur la nécessité de concilier l'âme et le corps et, dans ce contexte, évoquaient l'amour comme une force libératrice. Plusieurs repéraient aussi dans bien des textes l'influence de la théologienne allemande Dorothee Sölle.

Images féminines.

Quant aux images certaines semblaient neuves : une prédicatrice par exemple, comparait l'amour créateur de Dieu avec le liquide amniotique qui entoure et protège le faible fœtus. Ceci est peut-être plus signifiant que l'on pense ; en effet, un groupe à Tromsø, en Norvège, a réalisé une étude des sermons diffusés par la TSF norvégienne (2), pour constater que dans aucun des sermons des pasteurs hommes, on ne pouvait trouver une image ou une conception féminine. Les femmes étaient ainsi tout à fait privées de la possibilité d'investir dans la religion, s'appropriant les rôles qui se lient à ces images et conceptions. Je sais, moi-même par expérience, combien cette absence de références féminines est vraiment enracinée chez les hommes pasteurs.

(1) « Guds ord i kvindemund » (littéralement : la parole de Dieu dans la bouche de femmes), éditeur FK-Tryk, résidant à Aarhus. Imprimé en 1980. ISBN 87 74570056 (mais le stock est épuisé).

(2) Document préparé pour le congrès international des églises luthériennes à Vienne en juin 1979.

Pour eux, ou le monde des femmes n'existe pas, ou bien il est un monde tellement inférieur qu'il ne peut pas donner des images et des références qui peuvent décrire les réalités du Royaume. Tandis que les critiques trouvaient que les sermons ayant pris leur point de départ dans les situations de la vie de tous les jours n'avaient pas la distance habituelle entre auditeurs et pasteurs (3).

(3) Le sermon du pasteur Lis Bisgaard n'est pas inclus dans le recueil, mais il est imprimé dans le rapport de la première rencontre nordique entre femmes pasteurs p. 63-64. Inutile de dire que les féministes radicales n'aiment non plus ce genre de comparaisons et images « nostalgiques ».

L'homme mâle est souvent décrit comme étant l'être actif et pratique, et la femme comme plus oisive et rêveuse. Mais les critiques ont trouvé que les sermons de femmes soulignent très fort la nécessité de transformer la bonne nouvelle entendue en action dans la vie de chacun et de chacune, car la foi est une force libératrice.

L'évangile c'est d'abord la joie, l'amour, et la grâce. Comme l'écrivait un critique : « Avant tout ces sermons sont comme des mains douces qui nous présentent une joie lumineuse de l'évangile et de l'amour ».

Una JART, Danemark.

Mariann Schilder-Knudsen.



« Et quand les démons furieux rempliraient cette terre... »
Verset 3 du Cantique « C'est un rempart que notre Dieu. Une retraite sûre ».

Martin LUTHER

Pères de l'Église

misogynes

Qui douterait de la misogynie des Pères de l'Église (ou du moins d'un bon nombre d'entre eux) et de leur interprétation des évangiles défavorables aux femmes en trouverait un exemple dans le petit chef d'œuvre qu'est l'homélie 79 de Pierre Chrysologue sur la résurrection cité par France Quéré dans son livre *La femme - Les grands textes des Pères de l'Église* (1).

Dans ce livre le choix de France Quéré ne peut certes qu'être partiel. Mais à l'exception de quelques textes louant le courage ou la sainteté de femmes (Félicité et Perpétue, Gorgonie et Macrine, par exemple), les textes qu'elle cite montrent une éloquence — j'allais dire une grandiloquence — pour flétrir la femme, une misogynie qui se veut fondée sur une interprétation (partielle et partiale) de la Genèse et du Nouveau Testament, une rancune

contre le péché de la seule Eve, qui aurait, on le sait, entraîné le malheur de l'humanité. Comme on se sent loin de l'attitude du Christ envers les femmes qu'il a rencontrées, ou qui furent ses disciples (cf. Lc 8, 1-3) (2) !

Ne recherchons pas ici les raisons de la misogynie des Pères (3) : sans doute réaction contre une certaine décadence des mœurs, mais surtout héritage des philosophes grecs, en particulier pythagoriciens et stoïciens, qui, opposant corps et esprit, voyaient dans la sexualité un triomphe de la chair, inférieure, sur l'esprit, jugé supérieur. Pour eux, la femme est donc « la tentation » permanente. Le mariage n'est toléré que comme une nécessité pour la survie de l'espèce. Ces idées feront leur chemin dans le christianisme. Le rejet de la femme, qui était recherche de paix intérieure et supérieure chez les Grecs, deviendra voie d'accès à Dieu et à la Vraie Vie.

(1) France QUERE-JAULMES : *La femme - Les grands textes des Pères de l'Église*, Centurion 1968 (épuisé).

(2) En contrepoint de cet ouvrage, il faut lire de France QUERE également, *Les femmes de l'Évangile*.

(3) Cf. Flore DUPRIEZ (chargée de cours aux départements d'histoire et de sciences religieuses de l'Université de Québec), *La Condition féminine et les Pères de l'Église*, Ed. Paulines, Montréal, 1982.

La femme ne peut donc être que mauvaise et néfaste.

Revenons à nos Pères. On pourrait sourire de leur pensée, qui reflète une époque et une culture révolues, si elle n'avait fondé notre tradition ecclésiale. Il est vrai qu'on reconnaît aujourd'hui dans les écrits des Pères « l'influence indéniable de préjugés défavorables à la femme » (déclaration *Inter Insigniores* de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, *Doc. Cath.* 1977, n° 1714, p. 159), mais cette influence n'en continue pas moins de s'exercer.

Pour ceux qui ne pourront se reporter aux textes eux-mêmes de F. Quéré, je voudrais ici, ne pouvant tout citer ni tout résumer, prendre comme exemple parce qu'il me paraît significatif cette homélie 79 sur la résurrection, de Pierre Chrysologue.

Les femmes au tombeau.

Pierre Chrysologue réfléchit sur la présence des femmes au tombeau. Il devra, certes, reconnaître que le Christ est apparu en premier aux femmes et qu'il a ainsi fait d'elles les premiers témoins de sa résurrection et les premières messagères de l'événement qui fonde notre foi. Mais il parvient à expliquer ces faits par la nature mauvaise de la femme !

« Pourquoi pénètrent-elles sans émoi dans la tristesse d'un tombeau ? » demande-t-il. « Mes frères, répond-il, la femme est la racine du mal, la source du péché, le chemin de la mort, l'építaphe du tombeau, la bouche de l'enfer, le lien invincible du malheur. Aussi naît-elle aux larmes, est-elle vouée aux pleurs et aux gémissements... Ne nous étonnons donc pas que pour les larmes, la douleur, la tombe, l'ensevelissement du Seigneur, les femmes soient plus ardentes que les apôtres. La femme court la première aux larmes, qui court la première à la chute. Elle arrive la première au tombeau, qui la première est arrivée à la mort. Elle devient messagère de résurrection, qui était l'interprète de la mort. Elle

avait annoncé à l'homme la triste nouvelle de sa déchéance, elle lui porte aujourd'hui le message d'un salut souverain. Le langage de sa foi restaure les grâces qu'avaient abolies ses perfides discours ».

Réhabilitées ?

Malgré lui, Chrysologue se voit donc conduit à constater un renversement de situation. Va-t-il conclure que les femmes sont désormais réhabilitées, puisque le Christ les charge d'une fonction essentielle, et que leur foi « restaure » leur grâce ?

On s'attend à un changement de langage, plus favorable aux femmes. Mais l'orateur a flairé le danger d'une conclusion qu'il n'admet pas (bien qu'elle s'impose). Il repart en arrière, ne voulant voir que le geste d'ensevelissement, non l'envoi en mission.

« Il n'y a là, continue-t-il en effet, « aucun renversement des rôles, mais un secret dessein de Dieu : les apôtres ne sont point rejetés derrière les femmes, mais réservés pour des tâches plus grandes. Les femmes prennent en charge l'ensevelissement du Christ, les apôtres ses souffrances ; elles offrent des parfums, eux s'offrent aux supplices ; elles entrent dans le tombeau, eux dans les prisons ; elles courent à l'ensevelissement, eux volent vers leurs chaînes ; elles épanchent de l'huile, eux leur sang ; elles restent assises saisies devant la mort, eux s'y précipitent. Enfin, elles demeurent au foyer, eux partent au front, éprouver, en soldats généreux, leur foi dans les défaites, leur courage dans les souffrances, la mort dans les périls... leur constance dans leurs entrailles déchirées... Notons au passage que P. Chrysologue semble oublier les jeunes esclaves « ministres » chrétiennes torturées sous Trajan, Blandine sur les cornes du taureau faisant l'admiration de tous, Perpétue et Félicité, Cécile, Agnès, Lucie, Marguerite et tant d'autres... Il oublie surtout qu'il n'est pas de « tâche plus grande » que d'annoncer la résurrection du Seigneur, comme le Christ en a chargé les femmes !

Bonnes excuses.

Pierre Chrysologue s'attache ensuite à montrer que les apôtres ont eu raison de ne pas croire les femmes. « Ne les blâmons pas », dit-il. « Une foi profonde est tissée de doutes. On ne trompe pas celui qui ne se laisse pas aisément convaincre, et seuls les fous ne puisent point de l'expérience des leçons de modération... Pierre, l'homme mûr, n'est pas si crédule et ne croit aux nouvelles portées par les femmes que tardivement. Il réfléchit comme un vétéran, pour ne point se précipiter comme un enfant. Mais lorsque les deux disciples qui, après la résurrection, méritèrent de faire

route avec le Christ, déclarèrent à leur retour qu'ils avaient vu le Seigneur, leurs propos ne semblent pas du délire aux apôtres, mais langage d'homme... »

Inutile de commenter. Les textes parlent d'eux-mêmes.

S'étonnera-t-on encore que les femmes n'aient pu être « témoins officiels » du Christ, témoins crédibles et acceptés par leurs contemporains, quand on lit ce qu'on disait d'elles après quelques siècles de christianisme ? Mais avons-nous beaucoup progressé dans la reconnaissance de la parole des femmes ?

Suzanne TUNC, Paris.



« Je vois que vous avez reçu ma lettre. »

Par contre, les Apocryphes...

On sait que la rivalité entre les disciples masculins de Jésus, en particulier Pierre, et Marie apparaît dans la plupart des Apocryphes.

Ainsi *l'Evangile selon Philippe* présente Marie-Madeleine comme la compagne la plus intime de Jésus, le symbole de la divine Sagesse (1).

Le Dialogue du Sauveur inclut Marie Madeleine parmi les trois disciples choisis pour recevoir un enseignement particulier mais encore il la louange davantage que les deux autres, Thomas et Matthieu et elle parlait comme une femme qui connaissait le Tout » (2).

L'Evangile de Marie rapporte que quand les disciples, abattus et terrifiés après la Crucifixion, demandèrent à Marie de leur redonner du cœur en leur communiquant ce que le Seigneur lui avait dit en secret, elle y consent et les enseigne jusqu'à ce que Pierre, furieux, demande :

« A-t-il réellement parlé en privé à une femme, (et) non point à nous ouvertement ? Allons-nous devoir nous détourner pour tous l'écouter ? L'a-t-il préférée à nous ? »

Affligée par son courroux, Marie réplique : « Pierre, mon frère, que vas-tu penser ? Crois-tu que j'ai imaginé tout ceci dans mon cœur, ou que je mens au sujet du Sauveur ? »

A ce moment, Lévi s'interpose comme médiateur dans cette querelle : « Pierre, tu as toujours été d'un tempérament impétueux. Voici que tu t'en prends à cette femme comme à nos adversaires. Mais si le Sauveur l'a rendue digne, qui es-tu, en vérité, pour la repousser ? A coup sûr, le Seigneur la connaissait fort bien. Voilà pourquoi il l'aimait plus que nous autres (3) ».

Sur quoi, les autres s'accordent à accepter l'enseignement de Marie et, encouragés par ses paroles, ils partent prêcher.

Une autre discussion entre Pierre et Marie se fait jour dans *Pistis Sophia* (Foi et Sagesse). Pierre se plaint que Marie accapare la conversation avec Jésus, sans égard au rang prioritaire légitime de Pierre et de ses frères les apôtres. Il voudrait que Jésus la fasse taire, mais il est vite rabroué. Plus tard, cependant, Marie parlant à Jésus, admet qu'elle ose à peine s'adresser librement à lui parce que, selon ses dires :

« Pierre fait que j'hésite ; il me fait peur, car il déteste la race des femmes (4) ».

Jésus répond que quiconque est inspiré par l'Esprit reçoit de Dieu compétence à parler, qu'il soit homme ou femme.

(1) *Evangile de Philippe* 63,32 - 64,5 NHL 138.

(2) *Dialogue du Sauveur* 139,12 - 13 NHL 235.

(3) *Evangile de Marie* 17,18 - 18,15 NHL 473.

(4) *Pistis Sophia* 36-71.

The Nag Hammadi Library, New York 1977.

Collectifs sur la condition masculine un leurre ?

Réginald RICHARD enseigne en Psychologie de la Religion à l'Université Laval à Québec. Il a déjà écrit de nombreux articles, sur la condition masculine notamment, dans le Collectif : « La certitude d'être mâle » - Jean BASILE, éditeur, Montréal.

Depuis les années 1960 au Québec, le discours que l'on tient sur les hommes — que l'on soit femme ou homme... « féministes » — est particulièrement clair et précis. Il est presque devenu évident pour tous ; plus personne n'osera contester ou même douter des allures de vérités dont il se pare. Quelques exemples-types : « les hommes ont toujours voulu maintenir le pouvoir ; ce pouvoir dit patriacal a toujours exploité les femmes ; la culture ne pense qu'en termes masculins ». Bien sûr, ces postulats doivent s'appliquer aussi à l'histoire de l'Eglise et il est facile — sans s'interroger davantage — de démontrer que ce sont les mâles qui détiennent l'organe du pouvoir...

.....

Si un collectif d'hommes ne peut pas aliéner sa parole dans le contenu du discours des « féministes », il doit reconnaître que la condition de la prise de parole lui

vient des prises de parole multiples et diversifiées des femmes depuis 1960 au Québec. Quand les femmes ont commencé à parler du savoir, de l'éthique, de la politique et de la religion en fonction d'un vécu qui surgit de leur condition de femmes, elles ont fait émerger dans la culture une nouvelle problématique : celle de pouvoir désormais faire une analyse de la culture à partir de notre condition de sexué. Comme hommes, nous avons été dépassés par la nouveauté de la question au point où nous nous sommes mis à discuter « féministe » soit pour nous défendre, soit pour contester, soit pour séduire en donnant notre accord, soit par peur des femmes. Celles-ci, par ailleurs, ont remis sur les hommes les grandes causes de leurs problèmes... « c'est toujours à cause des hommes »... Nous avons été portés à nous défendre, sachant bien que la cause était perdue.

IL est assis à la droite du Père et il fait beau.

Dans les régions de Québec et Montréal, pour ne parler que de notre milieu immédiat, des hommes sont en train de vouloir partir de leurs conditions d'hommes pour tenter de formuler les questionnements que leur pose leur condition d'hommes. Est-ce une entreprise idiote? Les hommes n'ont-ils pas toujours eu le pouvoir sur le discours? Est-ce si évident? Quand je m'interroge sur le discours de l'homme, je suis toujours fasciné par ce petit mot « il » qui n'a l'air de rien et dont on dit qu'il est le *pronom personnel*. Un pronom reconnu par les règles de la grammaire comme appartenant au monde masculin, se voit d'emblée désigner tout le monde et personne. *Il est assis à la droite du Père, il fait beau, il était une fois, il est interdit de, il pleure...* De même le mot « homme » qui, loin de désigner le mâle, parle au nom de tous et de personne. Ce petit jeu de mots ou de langage que je pourrais allonger reste toujours symptomatique du discours au masculin. Dès que nous sommes en train de vouloir risquer une parole du lieu de notre condition d'hommes, nous nous rendons compte que le discours nous échappe, qu'il devient polyvalent et qu'il ne nous appartient pas. Il a été distribué à tout le monde et à personne. Nous avons peut-être à apprendre à parler la langue paternelle... Une langue qui nous parle comme mâle sans risque de devenir impersonnelle. C'est là un premier vieux rêve, peut-être « pété »...

Collectifs d'hommes.

.....

Quand nous parlons de collectifs d'hommes, il faut faire tout de suite deux remarques :

1) les groupes d'hommes ne sont pas nombreux et le questionnement qu'ils entretiennent ne rejoint pas une majorité

d'hommes. Nous avons comme homme l'art de la différence et il nous est difficile de faire groupe donc de penser à une certaine cohésion. Dans la région de Québec, nous en sommes toujours au bricolage.

2) les groupes d'hommes résistent toujours à une implication sociale ou politique. Ces hommes qui sont à longueur de jour dans une implication sociale ou politique dans leur travail, ont tendance à maintenir dans les collectifs un fonctionnement plutôt intimiste. Avant de parler d'engagement sur les grandes questions les concernant ex. la violence, la pornographie, les rapports à l'enfant, la sexualité, ils sentent le besoin de partir d'eux-mêmes pour inventer une langue qui devienne porteuse de leur sens. (Il y en a cinq, nous disait la philosophie classique). Ils ne veulent pas entremêler leur bricolage de mots à partir de leur vécu à des interventions sociales ou politiques. Ils veulent d'abord se sentir et sentir les autres bonhommes.

Au brunch du dimanche, une fois par mois, un groupe d'une quinzaine d'hommes discutent à partir de leur vécu et de leurs expériences quotidiennes de sujets qui les intéressent particulièrement : la paternité, la violence, la contraception, la tendresse, la sexualité, le corps et la santé, le pouvoir des femmes, les rapports du garçon à sa mère, l'enfant... Pour un sujet aussi délicat que celui de la violence — en particulier celle faite aux femmes par des hommes —, les hommes auront tendance à se demander d'où vient cette violence des hommes, quelles en sont les assises, les causes et comment intervenir dans cette question. Les hommes interrogeront aussi la violence des femmes envers eux, la violence dans le langage (l'homme qui a lu des textes féministes a tout de suite compris), la violence légale lors de cas de divorce, la violence affective, celle qui passe dans le silence de la relation sexuelle, la violence des mères. Beaucoup pensent que les hommes ont peu de mots pour dire leur violence envers les femmes et pour répondre à la leur, voilà pourquoi quelquefois ils passent à l'acte...

Lors de débats que nous avons organisés pour étendre les collectifs du dimanche, ont surgi un grand nombre de questions que certains hommes ont cru bon de poser : à savoir la difficulté entre hommes de faire consensus et cohésion surtout quand on voit certains hommes dans les agirs politiques ou sociaux. De même, une insistance sur le leurre de vouloir ramener la diversité des hommes à un collectif unique. Il y aura toujours entre hommes quelque chose de l'ordre d'une lutte, faisant peut-être trace de notre vieille histoire militaire.

Une revue qui s'intitule *Homme-info*, publiée à Montréal, tente de faire texte avec un certain nombre de problématiques que pose la condition de vie d'homme. Chaque numéro porte sur un thème qui est discuté un mois à l'avance par un groupe d'hommes dans quelques villes du Québec. Ainsi, le prochain thème portera sur « *Le garçon et sa mère* » et un collectif en préparation se tiendra à l'Université Laval. Les thèmes abordés jusqu'ici sont : *les hommes et le travail, le pouvoir des hommes, la garde partagée, les hommes et l'enfant*, etc.

Des collectifs masculins, cela apparaît souvent comme un certain leurre, une certaine illusion. Car, sortir du discours que l'on a fait sur les hommes depuis les années 1960 au Québec et pouvoir relancer les hommes à une quête de mots à partir de leur corps, cela ne va pas de soi. Il est possible que les hommes préfèrent aller du côté de la fuite silencieuse, soit la taverne, le travail au bureau tard dans la soirée, des colloques très nombreux qui l'accaparent de New York à Paris, un travail à l'extérieur ou encore des expéditions de chasse ou de pêche qui lui permettront de respirer le grand air, seul cette fois. C'est peut-être là le seul choix qui nous restera.

Démasculiniser la religion.

Des collectifs masculins travaillant sur la question religieuse cela apparaît sûrement comme la dernière stratégie masculine pour reconquérir le pouvoir qu'ils ont toujours

eu dans les églises. Donc, il faut nous taire et travailler avec le féminisme à l'intérieur des églises pour démasculiniser la pensée religieuse, ou encore nous accrocher au dernier bastion de la défense dudit pouvoir des mâles. Cette question mériterait un long débat. Comme homme, je ne sens pas du tout que la pensée religieuse m'appuie ou me renforce dans mes désirs d'homme. Le mythe original de Joseph, ce père ambigu de Jésus, parce que le vrai Père est ailleurs, m'interroge longuement sur la place que l'on m'a donnée comme homme en quête de devenir père d'un enfant. Les modèles que l'on a donnés dans la piété religieuse, tant des saints que des prêtres, ont souvent été pour dire qu'ils avaient tous eu une bonne mère. Si le père n'est pas un alcoolique ou un violent, il est souvent absent de ce discours religieux. Il y aurait donc une longue réflexion à faire chez les hommes sur la place de l'homme dans sa quête de paternité dans le discours religieux.

Par ailleurs, s'il est vrai que des hommes dans l'Eglise portent l'organe du pouvoir, il y a lieu de se demander si ce pouvoir rejoint le vécu concret des hommes : difficulté pour la pensée religieuse de pouvoir s'inspirer des lieux d'actions des hommes : le travail, l'économie, la politique, la science, la technologie, le vécu de la guerre ; difficulté aussi de la poétique religieuse de pouvoir s'inspirer du vécu des hommes dans leur pratique de la sexualité, leur goût d'aventure, leur investissement dans la force de leur corps, leur attrait pour la lutte, et leur goût de l'étrange. Le langage religieux, s'il est contrôlé par des mâles, ne rejoint pas le champ d'action et de vécu des hommes. Au contraire, là où la symbolique religieuse prend racine, il y a comme exclusion des rôles d'hommes. L'exemple de la famille et de la paternité est suggestif.

Les hommes ont de la difficulté à devenir contestateur du langage religieux dans les églises. Ils ont l'impression qu'ils ont déjà eu le pouvoir et que ce pouvoir ne faisait qu'exprimer le vécu le plus profond du mâle. Ils ont contesté depuis très longtemps dans leur fuite silencieuse, la fidé-

lité dans le mariage. Mais cela n'est jamais venu en mots... vieille stratégie du mâle. Ils ont toujours contesté le pouvoir des curés mais cela n'a pu venir en mots que dans les tavernes, après quelques bonnes grosses. Ils ont toujours voulu en quelque sorte profaniser l'auréole que les ecclésiastiques ont fait de la pensée religieuse, mais cela ne pouvait venir que dans les entre-

lacs d'un sacre (*), symptôme d'une colère inexprimable. Est-ce une utopie que cette résistance passe à la parole? Possiblement...

Réginald RICHARD, Québec.

(*) Au Québec, sacrer = jurer.

Voir également :

- *Première au Québec*, p. 35.
- *Les hommes et le sexisme*, p. 47.



Publik Forum.

Le pouvoir est une chose subtile et fragile, ma chère.

Yent'l, se donner

un corps et un pays

Michel M. CAMPBELL est professeur à la faculté de théologie de l'Université de Montréal. Il écrit dans le mensuel « Relation » des chroniques sur le cinéma qui sont très appréciées. Nous avons été très heureux d'en reprendre sur un « Tootsie ou le refus du sexisme » dans le numéro 13 de « Femmes et Hommes », p. 17 à 19.

Pologne profonde du tournant du siècle. Ghetto de Bechev. La paire d'étudiants rabiniques, Advigor et Anshel dînent, comme chaque jeudi, chez un homme riche qui a promis sa fille à Advigor. Les trois hommes discutent de la Loi, tandis que la maîtresse de maison et sa fille Hadass se morfondent à les servir.

On dirait la salle à dîner d'un presbytère traditionnel desservie par des femmes, ou celle de quelque planteur de Virginie servie par des noirs. Il y a là deux races de monde bien distinctes. Ceux qui ont le droit de statuer sur le réel et les autres qui « n'ont pas à penser » comme dira Advigor, et qui participent à la dignité des premiers par leur dévouement silencieux. Dieu semble d'ailleurs légitimer cet état de fait.

Sauf qu'ici l'interdit ne s'étend pas jusqu'à la sexualité et au mariage. On le voit lorsque Advigor, rejeté par la famille d'Hadass, apporte en cadeau de nocces à Anshel qu'on lui a préféré, le livre

de « La lettre sainte » où un sage rabbin recommande à l'époux de bien veiller au plaisir de sa femme. Curieux mariage que celui-là et curieuse amitié que celle-là.

En fait, c'est surtout par amitié pour Advigor qu'Anshel a accepté de marier Hadass. Pour ne pas le perdre. Douce et troublante amitié. En elle, Advigor qui vivait le deuil d'un jeune frère suicidé a retrouvé le goût de vivre et la tendresse. Et Anshel le timide a trouvé un compagnon, un modèle, un protecteur et une manière de vivre l'amour.

Car si Advigor et tous les autres s'y sont laissés prendre, le spectateur sait lui, qu'Anshel n'est pas un garçon mais bien une jeune fille Yent'l qui refusait le rôle de commère et de femme servante qu'on lui destinait. Anshel est le nom de son frère mort en bas âge. Son veuf de rabbin de père, désespéré de ne pouvant transmettre son amour de l'étude des livres saints à un fils, a un jour franchi l'interdit culturel et entrepris d'initier sa fille à

la théologie. Il a fait, en secret, ce geste de certains pères esquimaux qui n'ayant produit que des filles, décident d'en choisir une et de la considérer comme un fils, ce qui est alors accepté par le clan. Mais la Pologne du film n'est pas le Grand Nord et si le père de Yent'l a la conviction de pouvoir partager librement avec sa fille, sous le regard de Dieu, son amour de la Parole, il se méfie de ses voisins.

Drame cornélien de Anshel/Yent'l déchiré(e) entre son amour pour le bel Advigor et son désir d'étudier la Parole; entre sa forte compréhension de l'attraction d'Advigor pour Hadass et son désir de respecter la réalité de cette jeune fille; entre son besoin de se socialiser et l'exigence fondamentale de franchir le tabou qui l'empêche de vivre. Ce récit ne manque pas d'intensité dramatique. Plus, il vaut la peine d'être analysé et discuté. Non seulement parce qu'il illustre avec goût et acuité le problème de l'a-symétrie des rapports hommes-femmes dans les religions sémitico-chrétiennes, mais parce qu'il le situe plus largement dans celui des relations intersexuelles avec les ambiguïtés que cela suppose.

Première lecture ! les possibles identités sexuelles.

Son thème qui n'est pas sans rappeler celui de *La nuit des Rois* est typique de la production filmique actuelle (*La cage aux folles*; 1, 2, 3; *Victoria*; *Tootsie*) qui voit dans le travesti ou l'homosexuel, une métaphore du brassage des rôles culturels que nous avons à vivre. Ces figures, par leur audace et leurs problèmes, montrent à la fois la contingence des stéréotypes sexuels et la possibilité de se donner une identité propre. Sans être une apologie de l'homosexualité, il affronte avec lucidité, délicatesse et profondeur, la réalité de l'ambiguïté sexuelle qui marque les rapports humains et la fécondité que cela peut avoir sur la culture quand on ne se contente pas de la fuir dans la censure ou le simple « acting-out ». Parce qu'il a été l'ami d'un homme/femme, Advigor dépassera la mé-

lancolie qui hante sa famille et sera un mari qui saura respecter sa femme jusqu'à lire le texte saint avec elle. Et Hadass, d'avoir vécu avec un homme/femme sera capable de dépasser son rôle de servante et de se reconnaître capable de parole.

C'est Barbra Streisand qui assume le rôle titre avec beaucoup de vérité. Plus, elle y fait ses armes de réalisatrice. Il fallait une certaine audace pour aborder un tel sujet, mais il semble que celle-ci s'enracine dans sa propre redécouverte de son identité et plus précisément dans la recherche de la figure de son propre père. L'entreprise n'a pas été facile. Isaac Bashevis Singer, entre autre, le grand chroniqueur des ghettos polonais dont une nouvelle inspire le film, lui a reproché le côté comédie musicale de son film et le narcissisme de ses gros plans. Réflexe patriarcal d'auteur qui ne se résigne pas à laisser courir son œuvre et qui dans un autre genre de narcissisme prétend contrôler la forme de la traduction, voire de la tradition, des mythes qu'il a créés. Comme si Barbra Streisand avait dû s'exprimer dans un autre langage que celui du cinéma américain pour communiquer à ses contemporains sa propre reprise de son identité juive.

Deuxième lecture : une vision du monde.

C'est là un des sens profonds de ce film. Le problème de l'usage de l'héritage, de l'assomption des dons de la vie qu'ils soient d'ordre sexuel ou culturel. S'agit-il d'un geste de conservation presque muséologique de la lettre qui finit toujours plus ou moins loin dans la folklorisation, ou d'une réécriture où chacun dans la richesse et la limite de sa spécificité ré-écrit, recrée et signe le sens du don ?

La fin du film est éloquente à ce sujet et le situe dans son genre littéraire. Il s'agit d'un récit de création. Du chaos qu'entraîne la propre confusion de Yent'l émerge une humanité nouvelle. Advigor et Hadass ne seront plus comme leurs parents. Ils refuseront dans les faits le sexisme que ces

derniers trouvaient naturel. Et dans le rituel de la Parole, ils se trouveront, du moins en privé, à réaliser pleinement la parole de Saint-Paul aux Galates (3,28), et devant Dieu il n'y a plus de différence « entre l'esclave et la personne libre, entre le mâle et la femelle ». Quant à Yent'l, pour s'assumer pleinement comme femme, étudiante rabbinique, elle s'exilera vers le Nouveau Monde.

Ce film se classe d'ailleurs avec *La mélodie du Bonheur* et *Le violon sur le toit*,

deux autres films où des familles opprimées par des systèmes autoritaires finissent par émigrer aux Etats-Unis. Une série de récits dans lesquels les U.S.A. se racontent leur préhistoire, se donnent leurs propres mythes de fondation, où l'humain américain rejette toujours quelque archaïque Pologne et prétend se construire une terre de liberté et d'égalité.

Michel M. CAMPBELL, Montréal.

Commission Femme
et Eglise, Utrecht.



La création, privilège masculin

L'ouvrage de Michelle Coquillat (1) est au centre de nos préoccupations. Ré-équilibrer le rapport hommes/femmes remet en cause bien des conceptions traditionnelles sur l'être de la femme par rapport à celui de l'homme. Conceptions qui, pour être séculaires, pourraient bien n'être que des préjugés... Ainsi de celle qui enferme la femme dans la procréation pour privilégier d'autant plus fallacieusement l'homme, à qui on réserve le pouvoir de création.

Cette aberration qu'encore de nos jours, on met sur le compte d'une mystérieuse nature des choses, s'est propagée grâce à la littérature, dont l'influence est immense, « plus grande que celle de l'action directe. Nous nous y référons constamment, et quand nous croyons agir librement et avec autonomie, nous retrouvons au fond de notre inconscient (individuel ou collectif) les normes établies par nos héros, les systèmes et les solutions exposés dans nos livres » (pp. 25-26). Certes, la femme réclame d'instinct « son droit à participer à la création. N'est-ce pas elle, d'ailleurs, qui met au monde ? L'analogie est alors en sa faveur. Or le mâle ne veut pas lui abandonner sa puissance exclusive à créer (...) parce que c'est le bastion imprenable de son pouvoir sur elle ». La pente masculine est de tendre « à la liberté totale, absolue », de s'ériger

en divinité solitaire et d'éliminer les femmes, ressenties dans leur contingence comme être inaptes à partager la transcendance de l'humanité mâle (p. 30). Sur le plan des fantasmes plus ou moins conscients l'homme créateur tend à s'exclure de la sexualité charnelle, vouée à la reproduction du même, pour s'ériger en une sorte d'androgynie, masculin-féminin qui se féconde lui-même et enfante seul. « Il va se livrer à cet énorme mimétisme de la création de la vie, sans reproduction. Avec l'espoir d'atteindre un jour la divinité par l'œuvre parfaite. Celle que, comme l'univers, nul ne pourrait jamais reproduire » (p. 34).

Ce phallocratisme idéologique s'est imposé comme vérité indiscutable. Il se fonde sur une lecture naïve de la Genèse, qui fournirait le modèle de toute création.

Dieu crée ex nihilo, non seulement le monde mais aussi l'homme. « Directement issu du Père, le mâle se sent justifié à se croire analogue au Père, donc capable de créer à partir de rien ; alors que la femme, créée à partir de lui, donc seconde, est vouée à reproduire du semblable et est dépendante en cela de l'homme qui doit la féconder (p. 37) ». M.C., dont l'investigation porte sur la littérature française du XVII^e au XX^e siècle, montre, à la lumière des œuvres et des déclarations de quelques grands classiques, les ravages que ce fondement religieux a provoqués, surtout au XVII^e siècle.

(1) Michelle COQUILLAT : *La poésie du mâle*, collection Idées, Gallimard.

Au XVIII^e siècle, avec les progrès de la déchristianisation, le concept de « nature » a pratiquement remplacé le Père de la Genèse, mais cela n'a entraîné aucune modification appréciable de la position idéologique : seul l'athéisme contemporain permet, avec Sartre, une reconsidération fondamentale de la problématique, enfin favorable à la femme. Mais ce ne sont que les premières lueurs d'une aube où les Claudel, Montherlant et tant d'autres maintiennent la loi d'une création essentiellement misogynne. En passant, l'auteur se livre à une exécution magistrale de Rousseau ; on ne peut d'ailleurs que s'étonner avec M. C. de la faveur dont jouit encore la pensée ingénument phallocratique qui irrigue « Emile » ou « La Nouvelle Héloïse ». La psychanalyse de Freud et de Lacan, selon l'auteure n'a fait qu'emboîter le pas : « purs et simples vulgarisateurs de la pensée qui se développe à partir de Rousseau (...) Leurs prétendus systèmes ne sont en fait pas des principes mais des conséquences ne sont pas tirées de Rousseau, elles le sont de Balzac, entre d'autres, « mais il s'agit du même héritage et qui permet la fameuse mystification de l'envie du pénis... » (pp. 195-194).

La muse.

L'idéologie de la création qui s'est constituée ainsi explique le développement de cet autre thème mystificateur qu'est la Muse à l'époque du romantisme. « Car la Muse n'est pas femme. Elle est, en fait, la passivité du poète, l'aspect féminin de son hermaphrodisme, qui peut être fécondé par la puissance phallique de son imagination ; elle et la femme sont donc ennemies irréciliables » (pp. 161-162). La femme n'est pas inspiratrice, mais ruineuse pour le projet créateur masculin : J'aime, et pour un baiser je donne mon génie, dit Musset dans la Nuit d'août. Quand Baudelaire, dont le cas est typique à cet égard, semble

vouer un culte quasi mystique à telle femme, il la désincarne. Devant la femme réelle, il déclare qu'elle est « naturelle, donc infâme », fantasmatiquement perçue comme charogne, annihilée « pour qu'elle n'existe plus à l'extérieur de lui comme une tentation d'animalité non créatrice » (p. 165). Et M.C. d'ajouter : « Ici apparaît d'ailleurs la suprême trahison chrétienne, qui ne fait de la femme une Madone que lorsqu'elle consent à ne pas être femme... » (p. 166), « schéma chrétien où la Vierge Marie, c'est la mère ; mère qui sauve et rachète la femme » (p. 344).

Cet ouvrage est passionnant : aux connaisseurs il offrira de notre littérature moderne et contemporaine une très intéressante grille de lecture pour réexaminer le sens humain de tant d'œuvres prestigieuses ainsi que la vraie valeur de leurs auteurs. Rarement un livre aura semblé aussi actuel, marqué par une époque où les progrès de la contraception, entre autres, ont permis un moindre engagement de la femme dans la procréation et, du même coup, une possibilité de prouver que les autres formes de création lui convenaient tout autant qu'aux hommes.

Ouvrage des plus actuels aussi, en ce sens que l'époque est mûre pour un réexamen de l'érotisme. Car grandes ont été les conséquences, dans l'imaginaire masculin surtout, d'une pratique sommaire et brutale des relations sexuelles. L'homme s'est vu reconnu d'autant plus naturellement le privilège de l'activité créatrice qu'il paraissait en cela s'opposer à la femme, vouée à la passivité et à la reproduction du même.

L'homme peut-il « se délivrer de son obsession jalouse de la sexualité féminine » (p. 158) et échapper, par le subterfuge d'une création androgyne, à sa hantise de la mort ? Hommes et femmes ont à inventer une nouvelle dialectique de l'acte créateur, et Michelle Coquillat met son espoir en une nouvelle génération d'hommes qui trouveront « scandaleux le schéma traditionnel de la création » (p. 375).

Eugène WEBER, Bourg-en-Bresse.

...L'histoire de l'opposition des hommes à l'émancipation des femmes est plus intéressante que l'histoire de cette émancipation elle-même...

... Et les femmes ont toujours été pauvres, et cela non seulement depuis deux cents ans, mais depuis le commencement des temps. Les femmes ont eu moins de liberté intellectuelle que les fils des esclaves athéniens. Les femmes n'ont donc pas eu la moindre chance de pouvoir écrire des poèmes. Voilà pourquoi j'ai tant insisté sur l'argent et sur une chambre à soi.

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 1928.

Qui a peur de Camille Claudel ?

Qui connaissait cette sculptrice de génie, la sœur trop longtemps oubliée du poète Paul Claudel, diplomate connu, lui, de tous et très cher fils de l'Eglise ? Un spectacle (1), des écrits (2), des expositions (3) ont fait sortir de l'ombre cette artiste au destin tragique.

Camille Claudel et Virginia Woolf furent contemporains (1864-1943, 1882-1941) : créatrices admirables, femmes surdouées toutes deux, bâillonnées à en mourir.

Claudie de Rauglaudre dit ici combien Camille s'est révélée être une figure symbolique de la création étouffée. Son étude vient aussi fort heureusement compléter les lacunes d'un récent article des Etudes (4).

Camille a 48 ans. Le 10 mars 1913, une semaine après la mort de son père, elle est arrêtée (c'est le mot) par « deux sbires armés de toutes pièces, casqués, menaçants en tous points », écrira-t-elle plus tard. Enlevée dans l'ambulance garée devant la porte, elle ne se défendra pas. Les locataires de la vieille maison du quai Bourbon se sont plaints du comportement étrange de cette femme solitaire, dans l'appartement aux volets toujours clos, sortant prudemment le matin pour quérir sa nourriture.

« On me reproche (ô crime épouvantable) d'avoir vécu toute seule », écrit-elle lucide en 1917. Camille sera enfermée pendant 30 ans à l'asile de Montdevergues, près d'Avignon, où, prostrée, souffrant du froid, de la solitude et des soins médiocres, elle s'étiolera et mourra le 19 octobre 1943. Pendant ce temps, Paul son frère chéri poursuit une carrière brillante aux quatre coins du monde. La correspondance que Camille lui adresse ne révèle pas une maladie mentale mais une malheureuse incompréhension depuis l'enfance.

Sculpteur : une profession sans féminin.

Mais aussi, quelle idée de vouloir faire de la sculpture, ce métier n'a même pas de féminin ! Malmenée par la vie difficile, impossible pour cette femme pourtant résolue, combative et géniale, Camille sombrera dans le découragement, allant jusqu'à s'acharner parfois sur ses propres œuvres, les détruisant avec un cruel sentiment d'échec.

« Elle a connu les pires détresses, la misère déprimante et agressive, elle a lutté seule », écrit le critique Louis Vauxcelles dans le catalogue de l'exposition du Salon d'Automne de 1905, ajoutant que cette grande artiste « ne fut guère aidée à se faire la place qu'elle mérite ».

A cette date, Camille gardait quelque espoir de se faire reconnaître tout à fait. Cependant déjà « elle passait de la mélancolie la plus sombre à des excès de gaieté délirants » (Henri Asselin), comportement que les médecins qualifieront de « psychose incurable », justifiant une détention qui la privera définitivement de toute création nouvelle. « En réalité, écrit-elle de l'asile, on voudrait me forcer à faire de la sculpture ici. Voyant qu'on n'y arrive pas, on m'impose toutes sortes d'ennuis. Cela ne me décidera pas, au contraire. »

D'Auguste Rodin, le sculpteur de renom, Camille se plaindra jusqu'à sa mort. Elle en fut le modèle, l'inspiratrice, la maîtresse (entre eux 24 ans d'écart) en même temps qu'elle devenait une statuaire de génie. L'élève allait-elle dépasser le maître ? La jalousie n'a-t-elle pas été une composante féroce de la tragédie qui se joua comme à l'antique ? Camille accusera son ancien amant, coupable, selon elle, du vol de « différentes esquisses sur lesquelles il a jeté son dévolu ». Ces plaintes, fondées ou non, révèlent le terrible sentiment d'injustice qui fut le sien après sa rupture d'avec Rodin et qui la conduisit petit à petit au désespoir puis à son « assignement à résidence forcée ».

« C'est réellement trop fort, dira-t-elle, ... me condamner à la prison perpétuelle pour

que je ne réclame pas... Tout cela au fond sort du cerveau diabolique de Rodin. Il n'avait qu'une idée, c'est que lui étant mort je prenne mon essor comme artiste et que je devienne plus que lui : il fallait qu'il arrive à me tenir dans ses griffes après sa mort comme pendant sa vie. Il fallait que je sois malheureuse lui mort comme vivant. Il a réussi en tous points car pour être malheureuse je le suis ». Camille fut désespérément seule, se préoccupant peu de sa nourriture, travaillant sans cesse, négligeant sa tenue vestimentaire, se battant comme une lionne pour survivre. Rodin, lui, jouissait de la sécurité matérielle grâce à une vie confortable assurée par Rose Beuret, la compagne qu'il épousa deux semaines avant qu'elle ne meure, en 1917. Lui-même s'éteindra quelques mois plus tard.

Famille et solitude.

Paul, le compagnon d'enfance de Camille, était le seul sans doute à pouvoir la comprendre. Sa mère et sa sœur ne l'aimaient guère, Camille ayant délibérément quitté le cadre imposé aux filles. Dans son livre : « Camille Claudel », la petite-fille de Paul Claudel : Reine-Marie Paris défend le point de vue de la famille. C'est son droit et il se peut qu'à l'époque le sort cruel réservé à Camille ayant transgressé l'interdit ait été dans la ligne d'une société fonctionnant selon les normes masculines, capable de détruire une femme surdouée par les obstacles placés sur son chemin.

« Ce n'est pas ma place au milieu de tout cela, se plaint-elle depuis cette maison d'aliénées, il faut me retirer de ce milieu. Après 14 ans d'une vie pareille, je réclame la liberté à grands cris ».

Avant de devenir une petite vieille pitoyable, Camille avait été une jeune fille superbe au regard altier, irréductible et même un peu « redoutable » selon Paul. Rien ne la prédisposait à la vie végétative qu'on lui a fait mener 30 ans durant. Un de ses chefs-d'œuvre : « Sakountala » ou « L'Abandon » révèle un cœur aimant et attachant. Admiratif, son frère Paul commente :

« L'homme à genoux... n'est que désir... elle, cède, aveugle, sourde, lourde... à ce poids qui est l'amour. L'un des bras pend... l'autre couvre ses seins et protège son cœur.. Impossible de voir rien là de plus ardent et de plus chaste ».

Quand elle sculptera le groupe « L'Age mûr », c'est elle qui sera cette fois à genoux, « L'Implorante », confiant sa détresse après l'abandon de Rodin, essayant en vain de retenir l'homme qui se détourne. On est loin de cet abandon de l'amour, celui dont elle aura comblé Rodin et qui est immortalisé dans « Sakountala ».

Le génie vaincu.

Camille a été un grand oiseau brisé, « ses ailes de géant » empêchées de voler, comme l'albatros chanté par Baudelaire. Il faut voir l'émouvante sculpture : « Persée et la Gorgone » pour y lire comme à livre ouvert le calvaire de la malheureuse, les ailes repliées, gisante, foulée aux pieds par Persée, le guerrier triomphant, fier d'avoir abattu une prétendue créature monstrueuse, exhibant la tête coupée de la femme mythique à la chevelure de serpents. Tous ces serpents grouillants ne sont-ils pas des symboles phalliques, signe du sexisme de ceux qui portent atteinte au génie féminin ? Des ethnologues comme Mircea Eliade ont démontré que dans toutes les traditions le serpent est le maître des femmes.

Pauvre Méduse décapitée dont le regard éteint, dans ce visage à l'image et ressemblance de Camille, suscite l'épouvante de Persée ! Dans la mythologie grecque patriarcale, Méduse symbolisait la perversion spi-

rituelle, l'ennemie à combattre (5). Est-ce un crime qu'une femme se permette d'avoir du génie et qu'il faille lutter contre cela ? Persée le destructeur (Pterscos) a voulu prendre possession d'un pouvoir spirituel, mystérieux à ses yeux, mais le reflet de la tête tranchée dans le bouclier-miroir lui signifie sa culpabilité personnelle. Qui voyait la Méduse en restait pétrifié. Rodin d'ailleurs n'a pas échappé au remords tardif.

Pour Camille la cage sociale avait succédé à la cage familiale. Sa dernière œuvre « Niobide blessée », d'inspiration encore autobiographique, est l'image d'une femme mourant d'une flèche. Elle lui coûta de si grandes difficultés avec l'administration des Beaux-Arts qu'Armand Dayot, chargé du rapport, témoigna de l'extrême fatigue de l'artiste en décembre 1908, après des mois de lutte acharnée pour se faire payer.

« Niobide blessée » illustre la fin tragique de la femme piégée et victime pour ne pas s'être pliée à l'image socio-culturelle voulue. « Après s'être emparés de l'œuvre de toute ma vie, ils me font faire les années de prison qu'ils auraient si bien méritées eux-mêmes, accuse Camille depuis l'asile, témoignage que sa mère, qui d'ailleurs ne lui rendra jamais visite lors de son internement, confirmera dans une lettre conservée aux Archives Nationales : « Ses éditeurs font fortune avec ce qu'ils ont obtenu d'elle ». Comment alors ne pas conclure avec Camille elle-même : « C'est l'exploitation de la femme, l'écrasement de l'artiste à qui l'on veut faire suer jusqu'au sang ! »

Claudie de RAUGLAUDRE, Vendée.

(1) *Une femme*, Compagnie Anne DELBEE, Th. du Rond Point/J.-L. Barrault.

(2) *Une femme*, Anne DELBEE, Presses de la Renaissance.
Camille Claudel, Reine-Marie PARIS, Gallimard.

L'Interdite, Anne RIVIERE, Tierce.

(3) *Camille Claudel*, Monique LAURENT, Bruno GAUDICHON, Catalogue des expo-

sitions Musée Rodin Paris 15-2-84 - 11-6-84.
Musée Ste Croix Poitiers 26-6-84 - 15-9-84.

(4) *Camille Claudel au Musée Rodin*, Xavier TILLIETTE, Etudes, juin 84.

(5) *Les Mythes grecs*, Robert GRAVES, Fayard, p. 22.

Dictionnaire des symboles, Coll. Bouquins, Robert Laffont, p. 482 et p. 875.

Dire et interdire :

éléments de jurologie

Nous sommes bien élevés, civilisés (ce mot inventé par le XVIII^e siècle), aussi nous ne nous laisserons pas aller à la grossièreté du langage. Mais pourquoi au fait, y a-t-il langage grossier ? Et ces fameux mots, nous les disons tout de même en temps. Qu'est-ce qui se dit dans ces interdits de la langue ? Et puis les jurons, les mots bâillonnés, sortent à flots chez certains ou dans certaines circonstances. Pourquoi existe-t-il un langage châtié : quel est ce châtement ?

Sujet mineur penserait-on si l'on écoutait notre respectabilité, à la fois honteuse et peureuse de découvrir des arrières pensées, des arrières dits qui en disent long. Nancy Huston (*) nous fait réfléchir sur tout ce qui passe dans ces interruptions du langage où, pour faire à nouveau un jeu de mots déjà souvent utilisé, dans ces inter-dits. Elle a écrit là un ouvrage passionnant, savant et pourtant fort accessible.

Nancy Huston nous fait entrer dans ce monde caché par les jurons, très majoritairement empruntés aux choses religieuses, manifestant et canalisant la peur du sacré. Le sacré est inaccessible, terrifiant : blasphémer est un essai de se le concilier tout en lisant son contraire, son antonyme. Mais aussitôt, l'étude des jurons fait apercevoir un autre interdit, celui de la sexualité, dont on sait d'ailleurs son rattachement au sacré. Si « le sine qua non de la

production d'un mot tabou est la peur et l'ambivalence » (page 43), ici il faut préciser que c'est surtout, surtout, celle des hommes. Je laisserai les lecteurs et les lectrices découvrir toute la subtilité des attitudes masculines : guerrière ou violente, c'est-à-dire phallogratique ou simplement hostile, ou dévalorisante ; dévalorisante non seulement du sexe de la femme, mais du coït et de tout le sexe, jusqu'à cette indifférenciation sexuelle complète qu'est la scatologie. L'obscénité des gros mots s'achève dans l'innommable. Aussi heurtant que cela soit : c'est la même attitude que dans le juron par rapport au sacré et à Dieu. Obscénité et blasphème ont beaucoup à voir. Nancy Huston décrit d'ailleurs, en linguiste avertie, les procédés soit de glissement : la désémantisation ou d'affaiblissement : l'euphémisme qui renforce ce qu'elle a dit du juron et des tabous.

Quant au domaine des injures, des agressions, elle résume sa pensée ainsi : « le sens profond de l'injure peut se résumer ainsi : elle représente un échange de femmes dévaluées... les femmes en question, épouses et mères (les vraies lésées, puisqu'elles sont accusées d'adultère et de prostitution) ne sont plus là ; mais leur vertu doit être défendue puisqu'à travers elle, c'est la virilité de l'homme qui est en cause » (page 101) ; une sorte d'exhibitionnisme mâle. Je passe les exemples : chacun les lira ou les imaginera. Ce n'est d'ailleurs pas dans toutes les civilisations la même chose. Les jurons sont aussi une manière de retourner à l'enfance : chapelet de mots et stades archaïques, « soulagement ».

(*) Nancy HUSTON : *Eléments de Jurologie*, Payot 1980 - 190 pages.

A travers un long chapitre sur la gestion du langage interdit, c'est-à-dire les procédures, diverses dans le temps et l'espace, Nancy Huston met à nouveau en relief l'étrange dyssymétrie entre l'homme et la femme. Ces manières d'interdits montrent très souvent que la femme *est* son sexe tandis que l'homme *a* un sexe, dans l'idéologie de ces grossièretés.

Une remarque très importante entraîne la fin de l'ouvrage et ceci semble un écho à la *Volonté de Savoie* de Michel Foucault. Tous ces mots grossiers, tout cet interdit mais qui prétend montrer, qui prétend même tout dire, qui prétend révéler les choses cachées et honteuses, cache encore autant qu'il ne prétend dire. Les grossièretés sont un discours sur la sexualité comme l'est la confession ou la confidence. On parle de sexualité et on en a toujours beaucoup parlé. Mais discours de quoi derrière ce discours là ? Tout discours proscrit est indispensable à l'autre. Nancy Huston a cette formule choc : « s'il n'y avait pas eu

de « bordel de Dieu » il n'y aurait pas eu non plus de CRITIQUE DE LA RAISON PURE ». Dans le rapport entre les deux peurs entre le sacré et le profané, il y a place non pas pour une grossièreté féminine, ce qui serait absurde, mais « pour que ces tentatives des femmes d'infléchir le système idéologique qui les opprime ne rencontre pas le même effet que celles des défenseurs de l'obscène, il faudra que les femmes parlent d'autre chose : qu'elles parlent, très fort et pendant très longtemps, des peurs et des plaisirs qui leur sont propres ».

Ce livre est étrangement séduisant, mais pratiquement non résumable, car c'est par toutes les remarques très nombreuses incidentes et à propos d'exemples qu'on ne peut redonner que ce livre fourmille de pistes et de suggestions. Un livre à lire ; on n'y perd pas son temps.

Henri-Jacques STIKER, Paris.

Les mots et les femmes

Pour pouvoir poser avec quelque rigueur la question : y a-t-il une langue des femmes ? Marina Yaguello, dans les premiers chapitres de son livre (*), fait un détour un peu didactique et austère par l'héritage anthropologique et linguistique.

L'enjeu du livre apparaît clairement : démystifier, à travers l'étude de la langue parlée dans un groupe donné, le *naturel féminin*. Son originalité est son plan d'attaque à partir du langage. L'essai s'inscrit dans le débat nature-culture. Son mérite est

de refuser et de dénoncer, sous l'angle particulier du langage, toute mystification du culturel en naturel, sans pour autant tomber dans un quelconque culturalisme. En effet, la langue se parle et se transmet dans un système de relations, celui où se jouent tous les échanges. Les règles comme les interdits s'engendrent dans un système de relations.

Ce faisant, le discours « féministe » est lui-même situé et, de ce point de vue relativisé, ce qui évite de donner prise à une mystification nouvelle du féminin. Il n'y a pas de discours féminin comme tel, mais des discours qui s'énoncent au féminin et qui, dans la levée des femmes et la stratégie de leurs lutes, se posent dans une différenciation volontairement accusée. Si les femmes intériorisent tout autant que les hommes ce qu'on dit d'elles et les manières

(*) Marina YAGUELLO, *Les mots et les femmes, Essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*, Payot 1978, 202 pages.

dont on parle, elles en parlent autrement le jour où elles parlent. Car la pratique langagière relevant de la loi du moindre effort (p. 188), la décision de changer les structures sociales est jugée « idéaliste ». Toutefois l'analyse insiste sur la relation corrélatrice entre le dire et le faire. Et si les femmes semblent massivement résister, plus que les hommes, aux transgressions déjà connues — celles de la grossièreté par exemple — elles se montrent capables, dans des minorités militantes, d'une transgression des plus subversives. Mais celle-ci, pour être pleinement efficace, a intérêt à se conformer à la morphologie de la langue. L'auteur argumente en faveur d'une transgression contrôlée, jouisseuse, excessive, qui contredit moins les exigences de la langue qu'elle ne les dépasse et les surprend.

C'est ainsi que, rejoignant le désir des femmes en lutte, Marina Yaguello passe d'une problématique du pouvoir à celle de la puissance. Si le langage du pouvoir demeure extérieur aux femmes aussi long-

temps tenues à l'écart des jeux du pouvoir, les femmes peuvent et savent bien jouer du pouvoir de la langue pour parler d'elles autrement. Dénonçant les inégalités grammaticales et sémantiques, refusant la *langue du mépris*, mettant en cause à partir du système de nomination celui de la filiation, l'auteur montre que c'est en prenant la parole — qui ne se donne qu'à qui l'a déjà prise — et en usant correctement mais hardiment de la langue, en se nommant elles-mêmes, que les femmes parlent et font parler d'elles autrement. Le livre, d'abord besogneux, se fait amusant dans la gravité même de son propos.

Son mouvement même est bien celui d'une femme : dans sa technicité, le livre parle le langage des hommes, mais celui-ci est « neutralisé » par un discours joueur, grave mais jamais sérieux. Comment oser se prendre au sérieux après s'être demandé : comment ce qui se dit peut-il bien se dire ?

Marie-Odile METRAL, Paris.

L'EGLISE ET LES FEMMES

Nouvelle bibliographie analytique de FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

On se souvient probablement de l'excellent travail de bibliographie préparé l'an dernier par Maud Dillard pour les années 1980, 81, 82.

Elle a remis l'ouvrage au métier pour le compléter : recherche rétrospective 1978-1980 et mise à jour 1983.

Sont répertoriés non seulement des livres mais de très nombreux articles qui échappent beaucoup plus souvent à ce genre de travail. Quant aux analyses de contenu, c'est un modèle du genre : claires, concises mais relevant l'essentiel et l'original.

Première bibliographie 1980-1982, 16 p., 93 livres et art. répertoriés : 20 FF.

Deuxième bibliographie 1978-1980 et 1983, 30 p., 159 livres et art. répertoriés : 25 FF.

IN MEMORIAM

MERCI A KARL RAHNER

« Merci à Karl Rahner de la part de la femme dans l'Eglise », c'est l'inscription qu'on a pu lire en lettres d'or sur un grand bouquet d'œillets rouges qui attirait les regards parmi de nombreuses gerbes lors des obsèques du grand théologien allemand, le 4 avril dernier, dans l'église des Jésuites d'Innsbruck. En déposant cette gerbe, la théologienne du Comité des Droits des Chrétiens traduisait l'émotion reconnaissante qu'a provoquée la mort de Karl Rahner chez toutes celles et ceux qui se souviennent de ses efforts incessants pour le renouvellement de l'Eglise où s'intégrait une vraie reconnaissance à part entière des femmes.

(de *Christenrechte in der Kirche*, rundbrief 9).

Notre Groupe Femmes et Hommes dans l'Eglise tient à joindre son témoignage de reconnaissance et d'admiration à celui des sœurs allemandes. Le Père Karl Rahner nous a autorisé à publier de lui, en 1974, deux documents inédits qui furent traduits par nos soins et dont il revit la correction avec une grande affabilité. Il s'agit de :

- Sur le sens chrétien de « masculin et féminin ».
- A l'occasion de l'ordination d'une femme pasteur luthérienne (1).

Nous reproduisons ici ce dernier texte.

A L'OCCASION DE L'ORDINATION D'UNE FEMME PASTEUR LUTHERIENNE

« Si l'Eglise luthérienne adoptait les dispositions en question, cela créerait, sur le plan du droit canon et de la pastorale, une divergence de plus avec l'Eglise catholique romaine telle qu'elle se présente aujourd'hui, mais cette divergence — à mon avis — ne serait pas d'ordre dogmatique. Vu le nombre et l'importance des divergences existant déjà, il me semble que cette nouvelle divergence d'ordre canonique et

pastoral ne pèserait pas d'un poids très lourd, d'autant qu'elle existe déjà entre mon église et les autres églises locales réformées d'Allemagne et qu'elle a à proprement parler un caractère mondial. Quant à la crainte de créer une nouvelle divergence sur le plan du dogme, je la crois sans fondement. Il y a certes chez nous une longue et large tradition qui exclut la femme de l'ordination et je ne crois pas

que cette tradition perdra si vite de sa prédominance qu'on puisse s'attendre dans la pratique à un changement concret. Néanmoins, je conteste que cette tradition puisse avoir le caractère d'un dogme (enseigné par le magistère). J'estime qu'elle est simplement le produit des hommes et de l'Histoire, qu'elle était, pour des époques révolues ou qui le seront bientôt, le nécessaire et le légitime reflet de la situation culturelle et sociale de la femme dans le monde, situation qui évolue très vite aujourd'hui. Dès avant le concile, j'ai fait écrire à Innsbruck en 1962, par mon élève Haye van der Meer, une thèse sur la question; il arrivait à la conclusion qu'il n'était pas possible de démontrer de façon positive que le refus d'ordonner les femmes était la conséquence d'un dogme catholique. Si, je suis bien informé, le cardinal Jean Daniélou avait sur la question la même opinion que Haye van der Meer dont l'ouvrage a paru en 1969 dans les « *Quaestiones Disputatae* » (fasc. 42) avec l'imprimatur de Fribourg-en-Brisgau. Il y a à Rome une com-

mission nommée par le Pape et qui s'occupe apparemment — entre autres — de cette question. Quant à savoir à quel résultat, elle pourra aboutir; si, en tant que l'opinion de théologiens, ce résultat sera accepté par l'Office lui-même et si (et quand) on en tirera des conséquences concrètes, cela reste à mon avis entièrement à voir. Cependant, lors même que cette commission et le magistère romain se prononceraient expressément encore une fois contre l'ordination des femmes, je ne crois pas qu'à l'heure actuelle, cela puisse se faire de façon plus impérative que cela n'a été fait dans « *Humanae Vitae* » à propos de la régulation des naissances. Autrement dit, cela resterait un problème de l'Eglise catholique, toujours susceptible de discussion; la décision provisoire et toujours réformable (je ne puis imaginer qu'elle soit autre dans ce cas) serait tout au plus un élément retardateur de l'évolution en cours de la conscience de l'Eglise.»

Karl RAHNER (1974).

(1) FHE bulletin n° 8, ancienne série, pp. 27-32 et pp. 33-34.

Ce bulletin est épuisé, nous pouvons vous adresser la photocopie pour 20 FF ou bien celle du premier texte pour 5 FF.

Je dois encore à l'histoire de dire que ce premier texte avait été écrit par Karl Rahner en réaction au document que lui avait soumis pour consultation le Père de la Potterie pour la Commission de la Femme. (Lors de la première séance plénière de cette Commission, 15-18 nov. 73, le document lui était présenté ainsi qu'un bref compte-rendu des principales réactions de quelques théologiens consultés (Les Pères Hamel, Le Guillou, Congar, Rahner) et on y lisait : « c'est le Père Rahner qui fut le plus critique, il développa longuement son point de vue... dont les deux idées les plus importantes sont les suivantes :

- a) Sur la différence des deux sexes rien n'est révélé dans l'Écriture; ce qu'on y trouve relève de l'anthropologie générale et est sans doute conditionné par la culture du temps et par l'histoire. Dès lors, on ne peut pas tirer grand chose du fait que Jésus était un homme et que les rapports d'Alliance s'expriment dans l'Écriture par le symbole des rapports entre l'homme et la femme.
- b) Ce qui est dit en particulier dans la conclusion sur les charismes propres de la femme est indémontrable ».

Et la conclusion imperturbable était celle-ci : « Une réponse à ces difficultés sera donnée en Commission ».

Nous avons choisi à l'époque de publier le texte de Karl Rahner, sans préciser qu'il avait été écrit pour la Commission de la Femme, laquelle commençait ses travaux, à huis clos bien entendu. (M-T. L.-C.).



*« Your holiness,
we women priests
bring a new dimension
of wholeness
to Our Lord's ministry ».*

Lors de son voyage en Alaska l'année dernière, le Pape Jean-Paul II a rencontré la Révérende Jean Audrey Dementi, prêtre de l'Eglise Episcopaliennne qui a servi comme infirmière et missionnaire pendant plus de trente ans en Alaska. Celle-ci lui a glissé un message dans la main lorsqu'il s'approchait pour la saluer parmi un groupe de malades. Ce message disait : « Votre Sainteté, nous, les femmes prêtres, nous apportons une nouvelle dimension d'intégralité au ministère de Notre Seigneur. » La Révérende Dementi a ainsi voulu apporter sa contribution par une phrase simple mais riche à la cause du sacerdoce pour les femmes dans l'Eglise catholique.

(tiré de *The witness*, an œcumenical journal of social concern, vol. 62, 6, juin 84).

DOSSIER CANADA

Les femmes et l'Eglise,
un dossier explosif.

A la fin du mois d'octobre dernier, les évêques catholiques du Canada « ont été invités à donner un autre coup de barre en faveur de l'égalité de la femme dans l'Eglise » (1). Le comité ad hoc, mis sur pied en 1982, et qui étudiait la question de l'égalité des femmes dans l'Eglise, a soumis aux Evêques du Canada douze recommandations ainsi qu'une « trousse de travail » sur les femmes dans l'Eglise. Les évêques se sont réunis pour étudier ces documents, et ils ont demandé la révision de la « trousse de travail », avant qu'elle ne soit mise à la disposition des diocèses du Canada. Deux thèmes de cette trousse ont particulièrement attiré la suspicion de certains évêques de l'Ontario : les femmes et leur vie sexuelle et les femmes et le ministère. Selon Mgr Carter, de Toronto, les sujets tels qu'abordés par le comité auraient prêtés à confusion, alors que les positions officielles romaines, elles, sont on ne peut plus claires. Les évêques québécois se sont portés à la défense du travail du comité. Ainsi, Mgr Hubert, tout en admettant que tout n'était pas parfait, a dit : « devons-nous attendre quelque chose de parfait avant d'agir ? Qui aura le courage ensuite de refaire un tel travail si nous le rejetons ? » (2). Mgr Valois, « a affirmé que la trousse apportait des interrogations et que ce sont aux évêques de trouver, en collaboration avec les femmes, les réponses à ces questions ». Finalement, Mgr Lebel, « a soutenu qu'il fallait faire confiance au Saint-Esprit qui anime les femmes autant que les hommes. S'il y a de l'agressivité

chez les femmes, dit-il, laissons-la s'exprimer. » (3)

Les évêques en sont donc arrivés à une solution de compromis en votant l'amendement du document plutôt que son rejet total.

Retournement.

Lors de la deuxième journée de l'assemblée des évêques, Mgr Vachon, archevêque de Québec, a pris le contre-pied des attaques de Mgr Carter sur la question de la représentativité du comité. Il a proposé aux évêques, « dans une optique de réconciliation », d'écrire une lettre aux membres du comité « pour leur exprimer la gratitude des évêques, et surtout pour leur dire la volonté ferme qui nous anime de poursuivre le dialogue, amorcé il y a plusieurs années déjà, en vue de nouveaux rapports femmes et hommes dans l'Eglise. » (4)

La présidente du comité ad hoc, Madame Elisabeth J. Lacelle, qui, selon ce que rapportent les journaux québécois, s'était dit très déçue des réactions initiales de rejet du travail du comité, a reçu plusieurs manifestations de support de toutes parts. Entre autres, une lettre ouverte, signée de quarante trois femmes (dont les très connues Hélène Pelletier-Baillargeon, Gisèle Turcot, s.b.c., Olivette Genest) (5), a voulu manifester « la totale solidarité à l'égard de l'excellent travail du comité », tout en souhaitant la mise en application des recommandations pour les évêques canadiens. C'est donc un dossier qui connaîtra certainement d'autres rebondissements dans les mois à venir.

(3) *Ibid.*

(4) *Le Devoir*, 26 octobre 1984.

(5) *Le Devoir*, 30 octobre 1984, et 31 octobre 1984.

Voir page 35.

(1) *Le Devoir*, 24 octobre 1984.

(2) *Le Soleil*, 25 octobre 1984.

Lettre publique des femmes.

« ... Malgré les ondes de choc qui ont submergé la présentation du rapport, nous ne perdons pas de vue les gains substantiels qui demeurent attachés au travail du comité. Même si ces acquis déjà reconnus dans la société civile, ne constituent en réalité que des mesures de rattrapage.

Ces mesures adoptées par la Conférence des évêques sont les suivantes : révision du langage liturgique et du discours pastoral : octroi d'un mandat pastoral de l'évêque aux femmes qui exercent des fonctions dans l'Eglise ; révision de l'image de la femme mariée ; établissement dans les diocèses d'un fonds spécial d'aide aux femmes engagées en Eglise qui veulent acquérir une meilleure formation théologique et pastorale ; représentation plus adéquate des femmes au sein des instances ecclésiales ; effort pour conscientiser les prêtres et les futurs prêtres à l'égalité fondamentale de la femme et de l'homme...

La dernière recommandation du rapport, finalement retenu par les évêques, propose la création de lieux de rencontre et de dialogue pour les femmes dans les régions et dans les diocèses. La CECC laisse le dossier ouvert et poursuivra la réflexion théologique et pastorale sur ce sujet. Un échéancier de révision périodique est déjà prévu à cette fin.

A notre rythme.

Nous souhaitons donc vivement, comme femmes du Québec, que cette recommandation s'applique en étroite cohérence avec les orientations théologiques et ecclésiologiques contenues dans le rapport « ad limina » remis par les évêques du Québec au pape Jean-Paul II en octobre 1983. En effet, la situation et le rôle des femmes dans la société et dans l'Eglise sont des réalités étroitement liées à la culture distinctive d'un peuple, tout comme le sont l'éducation ou les affaires sociales, économiques et politiques à caractère interne. Nous de-

mandons donc que des suites concrètes soient données sans délai à ces propositions, d'autres régions du Canada demeurant libres d'adopter en cette matière un rythme de croisière différent si les caractéristiques d'une culture différente le requièrent ».

Première au Québec : une lettre d'hommes en appui aux femmes en Eglise.

26 hommes du Québec, dont l'engagement dans l'Eglise est de notoriété publique (professeurs, théologiens, directeurs de centres diocésains, de facultés, de revues catholiques...) viennent de faire paraître dans la presse une *lettre de soutien aux femmes en Eglise*, à la suite des événements que nous relatons plus haut. C'est certes un pas décisif et hautement symbolique, tant pour l'Eglise du Canada que pour la promotion d'une vraie solidarité des hommes et des femmes dans l'Eglise Catholique.

On en lira les extraits significatifs suivant :

... « Nous désirons affirmer que la question de la place des femmes dans l'Eglise est un dossier qui intéresse tous les membres de celle-ci, quelle que soit leur situation. L'attention qu'on doit lui porter est exigée par la compréhension qu'on a, aujourd'hui, de l'égalité de l'homme et de la femme et par le souci de la transmission de la foi dans la culture contemporaine. C'est une part de la crédibilité de l'Eglise qui est en jeu dans le traitement qu'elle accorde à ce dossier. Les hésitations et les tergiversations sont désormais inadmissibles. Il faut agir méthodiquement et de façon responsable. Les femmes dans l'Eglise ont fait déjà abondamment preuve de leur modération, de leur patience et de leur esprit de collaboration. Elles ne méritent pas d'être soupçonnées. Il s'agit plutôt de créer avec elles des rapports nouveaux.

.....

Des paris nécessaires.

Nous sommes conscients, en parlant ainsi, que tout ne sera pas facile dans cette entreprise de dialogue, de réflexion théologique et pastorale, de transformation des pratiques. Nous serons nous-mêmes à certains moments questionnés, choqués, bouleversés dans nos habitudes, surpris dans nos certitudes. Cela ne peut servir d'excuse au ralentissement d'un chantier qui accuse déjà du retard.

(A votre service, une photocopie de la lettre des femmes, 3 pp., de celle des hommes 1 p. contre l'envoi d'une enveloppe timbrée, plus 4 FF).

Commission Justice et Foi.

L'enquête poursuivie par une Commission d'étude sur l'engagement des groupes dans la justice sociale et la transmission de la foi, au diocèse du Québec a donné lieu à la parution d'un rapport très détaillé de la Commission Justice et Foi. A la suite de l'enquête, les groupes prioritaires pour l'engagement de la justice sociale et la transmission de la foi sont :

- Les femmes dans la société et dans l'Eglise ;
- Les jeunes ;
- Les personnes en quête de dignité ;
- Les travailleurs et les travailleuses.

Voir :

- dans *Relations*, de juillet-août, n° 502, l'article de présentations de Gisèle Turcot, pp. 201-302 ; *Relations*, oct., n° 504, pp. 269-270.
- *Rapport de la Commission Justice et Foi*, 230 p., Service de la Pastorale du diocèse de Québec, 1073, bd Saint Cyrille Ouest, Québec.

Religieux et religieuses : être femme.

La Conférence des religieux canadiens du 28 mai au 2 juin (regroupant religieux

et religieuses), avait pris pour thème de son Assemblée annuelle : *Etre femme pour quel monde et dans quelle Eglise ?* Nous reviendrons sur ces conférences d'une haute tenue, dont la CRC assure la parution dans ses bulletins réguliers.

CRC - Bulletin, 324 Laurier E., Ottawa, Ont. K1N 6P6.

Les églises pentecôtiste du Canada admettent l'ordination des femmes.

Saint-Jean de Terre-Neuve, 19 septembre. — L'Assemblée des Eglises pentecôtistes du Canada, réunie à Saint-Jean de Terre-Neuve à la fin du mois d'août, s'est prononcée à une large majorité en faveur de l'ordination des femmes, a-t-on appris de source officielle.

Jusqu'à présent, les femmes pouvaient exercer le ministère pastoral de cette Eglise protestante qui compte quelque milliers de fidèles au Canada, mais n'avaient pas droit au titre de « Révérend ».

Les responsables des Eglises pentecôtistes ont estimé que le rôle important joué par les femmes depuis de nombreuses années auprès de leurs fidèles se trouvait ainsi consacré.

(BIP, 17-09-84).

INTERNATIONAL

**Droit canonique :
Un bastion d'hommes et clercs.**

Le nouveau code de droit canonique, c'était là le thème du VI^e Congrès International de Droit Canonique qui s'est tenu à Ottawa les 19-25 août 1984, organisé par la *Consociatio Internationalis studio juris canonici promovendo*.

Parmi les 337 auditeurs, 50 femmes, exerçant des responsabilités diverses dans l'Eglise, ne furent pas les seules à regretter que les conférences, très cléricales, se centrent sur la constitution hiérarchique dans l'Eglise et s'intéressent si peu à étudier la participation des laïcs dans le nouveau code. On entendit même le Professeur Aymans, de Munich, préciser que le travail des laïcs professionnellement formés et admis par le Canon 1421 par. 2 du nouveau Code — celui dont on fait tant de cas pour démontrer une avancée des femmes dans l'Eglise — n'était qu'un *travail technique d'exécutant*, une *erreur théologique* mettant en danger finalement le pouvoir de droit divin de la *sacra potestas* en matière judiciaire.

Aucune femme conférencière... deux présidentes de séminaires invitées en dernière minute et en remplacement et, finalement, un atelier sauvage sur la femme mais qui n'eut même pas la possibilité de présenter en séance plénière sa motion pour une participation à égalité des femmes dans les conférences du congrès prochain à Munich, en 1987.

Seul le Père Morrisey, Doyen sortant de la Faculté de Droit Canonique de l'Université St Paul à Ottawa, releva dans une conférence vigoureusement applaudie que le problème des femmes et celui du laïc étaient tous deux et ensemble ligotés à celui de la persistance du cléricisme.

Les religieuses, nouvelles structures de défense.

Au mois d'août 1984, lors de la réunion de la Conférence des Supérieures Majeures, il a été créé une nouvelle structure pour la protection des droits des congrégations et/ou des religieuses individuellement. Cette nouvelle instance se propose de faire tampon entre Rome et les personnes en difficultés, elle ne peut pas se substituer aux procédures prévues par ailleurs mais elle se saisira des dossiers, les étudiera et les présentera aux autorités compétentes pour empêcher que des congrégations, groupes ou personnes ne se trouvent sans recours devant la tendance romaine actuelle de court-circuiter les divers échelons des responsabilités autochtones (évêques des églises concernées, supérieures des congrégations, bureaux diocésains pour les religieux, etc.). Comme on le comprend, c'est très explicitement le cas de la Sœur Mansour (FHE, n° 14, pp. 14-23) qui a inspiré une telle mesure.

EUROPE

Rencontre des femmes chrétiennes.

Nous avons déjà parlé ici du *Forum Œcuménique des Femmes Chrétiennes d'Europe* (voir FHE, n° 9, p. 33), ce regroupement d'associations féminines chrétiennes né à Gwatt en Suisse en 1982 mais préparé depuis plusieurs années par des rencontres de réflexion (souvent à l'initiative du COE) et par de nombreuses solidarités entre les femmes elles-mêmes.

Le Forum a pour but « d'offrir aux femmes chrétiennes d'Europe un lieu où échanger leurs informations, leurs idées et leurs expériences, approfondir leur foi chrétienne, travailler en vue de l'unité de l'Eglise et de l'Humanité, susciter des projets pour développer la justice et la paix ».



Femmes et travail.

Le colloque de cette année, à Driebergen, Pays-Bas, du 10 au 14 octobre, avait choisi un thème bien concret : *Les femmes et le travail*, sous un titre général réaliste lui-aussi : *En marche entre la menace et l'espérance*. La déclaration finale est intéressante qui affirme que le travail « est essentiel à l'accomplissement de l'être humain et que Dieu a confié à part égale aux hommes et aux femmes la responsabilité de notre monde ». La définition du travail aussi devrait faire réfléchir surtout si l'on pense à la diversité des 70 femmes réunies là : des femmes catholiques de l'île de Malte, aux orthodoxes des pays de l'Est en passant par de nombreuses confessions protestantes de toute l'Europe :

Déclaration finale.

« Le travail signifie tout ce qui contribue au bien commun :

- le travail rémunéré ;
- l'éducation des enfants et le travail domestique ;
- le travail bénévole dans tous les domaines (social, ecclésiastique, politique, etc.).

Il est essentiel de trouver des moyens pour rétribuer ces diverses formes de travail, ce qui entraînera pour les hommes et les femmes :

- un partage des emplois ;
- des horaires réduits et aménagés ;
- le partage égal des tâches domestiques et de la responsabilité des besoins de la famille et de la société ;
- la reconnaissance du temps consacré à l'éducation des enfants et au travail bénévole par l'attribution de droits sociaux et droit à la retraite.

Nous sommes convaincues qu'en tant que femmes, nous devons faire un effort pour comprendre et analyser les structures politique et économique qui déterminent nos conditions de vie et, partant de là, élaborer des stratégies de changement. Cela nous amènera nécessairement à changer nos modes de vie. Nous pouvons commencer à orienter l'avenir dès maintenant en élevant nos enfants (filles ou garçons) hors des stéréotypes et des rêves traditionnels.

Nous exhortons les Eglises :

- à reconnaître et à valoriser le travail bénévole des laïcs, hommes et femmes. Ce travail inclut la participation à la liturgie et au culte ;
- à recueillir et valoriser la place des femmes dans les ministères non ordonnés ;
- à ouvrir pleinement l'accès des ministères aux femmes ordonnées ;
- à éviter d'exploiter les femmes qui travaillent pour elles.

Nous prions les Eglises d'intervenir lorsque des décisions politiques ou économiques marginalisent les femmes particulièrement en ce temps de crise ».

ACTUALITES ACTUALITES ACTUALITES ACTUALITES ACTUALITES

« Nous appelons l'Eglise à être l'Eglise au service de tous, suivant l'exemple du Christ qui a donné sa vie pour toute l'humanité. En lui il n'y a ni Est ni Ouest. En Christ il n'y a ni homme ni femme ».

Le groupe français est en cours de constitution, réunissant des femmes à titre individuel et des associations. L'animation en a été confiée à Claire-Lise Ott, de l'Eglise Réformée. Notre groupe FHE est membre du Forum où, du reste, l'Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques tient une place très active. La présidente internationale de ce Forum est Nicole Fischer, qui assura avec une compétence et un engagement très remarquables la présiden-

ce de l'Eglise protestante de Genève pendant trois ans (FHE, n° 15, p. 46) ; nous aurons la chance de la recevoir lors d'un diner débat à Paris le 5 décembre.

Le Forum publie 2 ou 3 fois par an un bulletin en français, qui donne beaucoup de nouvelles brèves mais fort significatives de la vie des femmes dans les églises chrétiennes partout en Europe. Nous serons heureux de le citer évidemment souvent. De même, enverrons-nous avec plaisir (enveloppe timbrée : 3,70 F à notre bureau de Paris), le petit dossier qui peut aider à constituer les cellules œcuméniques et diversifiées du groupe français.

Forum Œcuménique des Femmes Chrétiennes d'Europe : 13, chemin de Taverney, Grand Saconnex, 1218 Genève.

ETATS-UNIS

Femmes responsables de paroisses aux U.S.A.

En 1978, l'évêque Raymond Lucker de New Ulm, Minn., a commencé à nommer des religieuses responsables de paroisses. Aujourd'hui, avec ses cinq paroisses dirigées par des religieuses, New Ulm est le diocèse des U.S.A. qui compte le plus de femmes responsables de paroisses. L'évêque dit que c'est un questionnaire du Vatican lui-même qui l'a inspiré dans ce sens. Ce questionnaire demandait en effet combien de paroisses du diocèse étaient dirigées par des femmes et des laïcs. « Je crois que si le Vatican pose cette question dans un rapport officiel, cela signifie qu'on peut le faire, n'est-ce pas ? C'est simplement une question de reconnaissance des personnes appelées par l'Esprit ! »

(source : N.C.R., 4-5-84).

Les évêques américains et l'ERA (Equal Rights Amendment).

La conférence des Evêques Catholiques Américains, qui jusqu'à maintenant étaient restés neutres quant à l'amendement de la constitution américaine sur l'égalité des droits pour les femmes, vient de mettre sur pied un comité interdisciplinaire pour étudier les différentes implications de cet amendement. Le point le plus controversé de cet amendement est que le texte actuel permettrait différentes interprétations du droit à l'avortement, et les évêques se sont prononcés contre l'amendement jusqu'à sa modification sur ce point. Mais c'est en novembre que les évêques se prononceront officiellement sur cette question, lors de leur assemblée annuelle.

(source : N.C.R., 8-6-84).

Le profil des religieuses américaines.

La « National Sister Vocation Conference » vient d'accomplir une vaste étude sur 221 communautés des femmes aux U.S.A. (30.000 sœurs). Il existe quelques 700 communautés de femmes aux U.S.A. : quelques-unes ont leur origine au cinquième siècle, d'autres ont à peine dix ans d'âge. Les quart de ces communautés ont moins de 32 membres, alors qu'un autre quart en ont plus de 300. Certaines communautés traditionnelles vivent encore comme au siècle dernier, pendant que des groupes progressistes expérimentent de nouveaux modèles de vie religieuse, ce qui va jusqu'aux communautés mixtes. Quelques chiffres :

- 63 % des communautés laissent leurs membres déterminer eux-mêmes du port de l'habit ou du voile ;
- 63 % des communautés laissent à chaque sœur la liberté de visiter connaissances et amis ;
- plus de 50 % permettent à chaque membre le choix de son travail ;
- 44 % laissent la liberté à chaque sœur du choix du lieu de résidence ;
- 76 % permettent à leur membre d'administrer un budget personnel ;
- 62 % ont comme moyenne d'âge de leurs membres entre 53 et 64 ans ;
- 33 % ont une moyenne d'âge supérieure à 61 ans ;
- 64 % des communautés travaillent dans le domaine de l'éducation ;
- 15 % des communautés travaillent dans le domaine de la santé ;
- 21 % des communautés travaillent dans des domaines spécifiques, tels la pastorale (69 %), paix et justice (10 %), spiritualité (10 %), domaine professionnel (2 %), administration (8 %), etc. ;
- quelques 20 % des communautés n'ont actuellement pas de novices ;
- chez les novices, 10 % sont d'origine latino-américaine, 2 % sont noires, 3 % sont asiatiques et 80 % sont blanches.

On lira, par ailleurs, le très intéressant article de Donna Singles (religieuse américaine ayant poursuivi ses études à la Faculté Catholique de Lyon où elle enseigne actuellement la théologie). Le titre lui-même en est explicite : *Religieuse en mal* me en est explicite : *Religieuses en mal d'Eglise* (1).

... « On se demande souvent si le corps est fidèle à la tête, beaucoup moins souvent si la tête est fidèle envers le corps,

envers les membres qu'elle est censée servir. Cette seconde manière de poser la question caractérise la pensée actuelle des religieuses aux Etats-Unis... » Beaucoup de sœurs en viennent à constater qu'elles sont déjà reconnues par l'Eglise, c'est-à-dire par « le corps du Christ », puisqu'elles sont acceptées à part entière par les membres du Christ qui luttent quotidiennement dans le monde pour rester fidèles à leur Tête : pour ce corps-là, elles remplissent déjà un ministère, elles sont déjà admises, non seulement à cause de leurs compétences, mais comme de véritables ministres. Là est peut-être l'essentiel se disent-elles, tout en regrettant l'attitude de l'Eglise officielle. »

(1) Donna Singles, *LES RELIGIEUSES EN MAL D'EGLISE* dans *LUMIERE ET VIE*, n° 167, avril-juin 84, pp. 71-81, 33 F, 2, place Gailleton, 69002 Lyon.

La baisse des vocations sacerdotales.

Selon une étude récente de la Conférence des Evêques catholiques américains, l'exigence du célibat et la permanence de l'engagement sacerdotal sont des causes de la baisse des vocations aux Etats-Unis. Cette étude, réalisée en mai dernier, mentionne également l'absence d'encouragement de la part des familles, ainsi que la confusion entourant le rôle du prêtre proprement dit, comme étant des obstacles sérieux pour les jeunes qui pensent à s'engager dans cette voie.

Le National Catholic Reporter nous donne les commentaires de plusieurs personnalités américaines. Ainsi, le père Richard McBrien, de l'Université Notre Dame, a commenté les résultats de l'enquête en disant que la question du célibat constitue constamment un facteur négatif. Selon lui, le recrutement et la formation actuelle favorisent l'ordination d'hommes qui sont plus « dépendants, orientés vers l'institution, sexuellement indifférents et conservateurs. » Un autre commentateur, le père Philip Murnion, a écrit que l'acceptation du mariage pour les prêtres et la possibilité de charges ministérielles temporaires auraient certainement un effet décisif sur le nombre d'ordinations. Mais, « la foi et l'institution ne sont pas si facilement séparables pour les catholiques. Les recherches doivent maintenant examiner comment des adaptations qui pourraient effectivement attirer davantage de vocations, modifieraient par contre profondément le « style catholique ».

(source : N.C.R., 8-6-84).

Bible non-sexiste : un succès.

Le deuxième tome du lectionnaire (recueil de textes bibliques à l'usage liturgique) publié par le Conseil National Américain des Eglises, et destiné à éliminer toutes les connotations sexistes de langage utilisé dans les services religieux vient de paraître. Le premier, paru l'an dernier et dont nous avons rendu compte dans notre numéro 15 (décembre 1983), avait suscité de vives controverses, jusque dans le bureau du Conseil, où les conservateurs ont cependant échoué dans leur tentative de faire désavouer la publication. Encouragé par le succès du premier tome dont 20 000 exemplaires ont été vendus en un an, le comité de rédaction n'a fait aucune concession aux critiques dans la préparation des 313 textes que contient le second.

La première évêque noire.

Une femme noire a été élue évêque par l'Eglise Méthodiste Unie des Etats-Unis. Madame Léontine T. Kelly, qui a 64 ans, sera dès le 1^{er} septembre à la tête de la circonscription de San-Francisco. La théologienne noire est la deuxième femme évêque de cette Eglise qui compte 9,4 millions de membres. En même temps que Mme Kelly, 18 évêques ont été nommés à vie ; dont plusieurs représentants des minorités noire, japonaise et hispanique, et de nombreuses femmes.

Parmi les églises qui ont des évêques — les Episcopaliens et les Luthériens — seule l'Eglise Méthodiste Unie a choisi de se donner des évêques femmes. La tâche de l'évêque dans cette église représente de très lourdes responsabilités, comme celle d'assigner les ministères. Cette église compte maintenant 14.000 femmes dans son clergé.

(source : Int. Herald Tribune, 31-7-84).

BELGIQUE

Rassemblement de femmes d'Eglise en Flandre.

Ce sont 250 femmes non seulement des Flandres, mais aussi du Brabant et du Limbourg, qui ont répondu à ce premier appel d'un groupe de préparation pour un « Jour des Femmes chrétiennes » (1). Il s'agissait de faire le point de la situation des femmes dans l'Eglise et d'examiner les possibilités d'une évolution. Pour ce rassemblement, un lieu symbolique : la crypte de la basilique de Koekelberg. Ce monument du triomphalisme pré-conciliaire domine la ville de Bruxelles et le choix en était éloquent pour dire le constat de la position actuelle des femmes. Elles sont présentes, actives, dévouées, mais invisibles sans pouvoir et sans voix.

Dès le départ, ce constat fut clair et sans appel. « Nous sommes ici des femmes engagées à l'intérieur des structures ecclésiastiques dans des activités multiples, que ce soit le catéchisme, l'enseignement, la formation, dans les paroisses, les œuvres caritatives, les organisations féminines, dans l'action pour le Tiers Monde, etc... Mais nous constatons que notre travail et notre engagement ne sont pas pris au sérieux, ni sur le plan décisionnel ni sur le plan financier. On ne trouve pas de femmes à des postes de responsabilité. En revanche de plus en plus de bénévoles féminines. Là elles sont les très bienvenues. C'est pratique, mais se solde toujours par un aspect négatif : on trouve normal qu'elles acceptent le travail bénévole et que leurs chan-

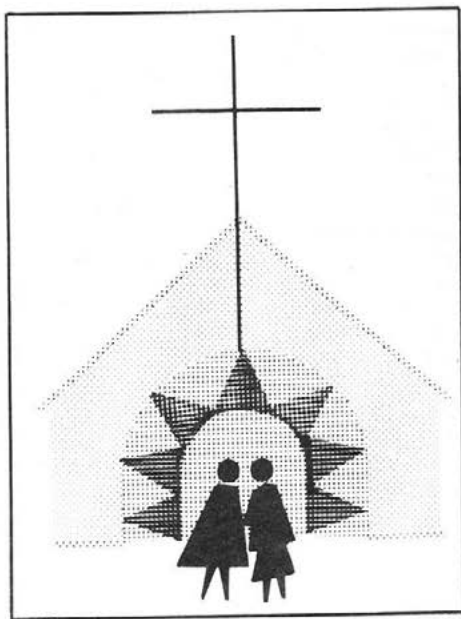
(1) A l'instar du *Jour des femmes* qui donne lieu à des manifestations très suivies dans diverses villes de Belgique le 11 novembre; l'inspiration était alors venue du geste des MLF françaises déposant une gerbe sur la tombe du soldat inconnu, à l'Arc de Triomphe : « Il n'y a pas plus inconnu que la femme du soldat inconnu ».

ces d'être reconnues au niveau convenable soit, par le fait même, diminuées. Aujourd'hui, c'est le début d'un processus. Les expériences et paroles des femmes doivent être prises au sérieux. Et qu'on en parle clairement et avec des mots nouveaux demain et après-demain ».

Le rassemblement avait été placé sous le signe de la guérison de la femme courbée (Lc 13, 10-17). En la guérissant, Jésus prouvait que la femme était pour lui pleinement un être humain et investie de tous les droits de l'homme.

Il l'a ainsi arrachée à une situation hautement symbolique : elle avait, pendant dix-huit ans, vécu recourbée vers la terre, un tout petit coin de terre, ne voyant même pas l'horizon, pas d'issue à sa sujétion. En la redressant, Jésus la réintègre à elle-même, lui rendant identité et avenir.

Sous ce signe, les femmes, se divisant en groupes d'échange, se sont communiqué



Zuster maak mij eindelijk zichtbaar.

tekst : Aleidis Dierick
muziek : groepswerk



ENFIN VISIBLES, MES SŒURS...

*Ma sœur, rends moi enfin visible
Nomme moi par mon ancien nom
Nomme moi sage, nomme moi femme
Et que les portes s'ouvrent.*

*Ma sœur, viens en à ton propre récit
Pose ta vie dans tes mots
Tant de choses ont mal tournées
parce qu'on ne t'a pas entendue.*

*Ma sœur, tu as vécu courbée
Redresse toi, réclame toi de ta propre loi et de ta bouche redis-le moi
« Ta foi t'a sauvée ».*

Aleidis Dierick, Aalst 1984 (traduction).

leurs expériences dans un grand nombre de domaines : lecture de la bible, formation chrétienne, emplois féminins rémunérés dans l'église, les femmes et le tiers-monde, les femmes et le quart monde, les femmes et la catéchèse, les femmes et le christianisme, les femmes et l'œcuménisme ; le matin étant réservé à l'examen de la situation actuelle, l'après-midi aux possibilités d'évolution, dont surtout celle de l'église. Le sentiment prévalut largement qu'on était loin d'avoir épuisé aussi bien les problèmes que les énergies à les approfondir et à les dépasser. Et donc

qu'on n'avait fait qu'engager un processus. Le groupe d'initiative s'emploie maintenant à faire le point de cette première journée dans la perspective des suites à y donner.

Les actes ont fait l'objet d'une publication spéciale de la paroisse universitaire de Louvain : « Zuster maak mij Zichtbaar » (littér. : sœur rends-moi visible, c'était le titre du chant programme de la journée, que nous traduisons ici), 105 pp. agréablement illustrées, Universitaire parochie, Janstasstraat 2, 3000 Leuven.

R.F.A.

Disqualifiée par son sexe.

Malgré ses qualifications incontestables qu'atteste, entre autres, une longue série de publications scientifiques, la théologienne allemande Elisabeth Goesmann s'est vu refuser tout accès à une chaire de théologie dans les universités allemandes. Ayant dépassé la limite d'âge, elle a renoncé. C'est là le triste épilogue de sa lutte pour une reconnaissance que ses grandes compétences scientifiques lui auraient obtenue depuis de longues années si elle n'avait eu l'inconvénient d'être née femme.

Sa dernière candidature (la 37^e) concernait la chaire de l'Institut Grabmann de l'université de Munich ; chaire occupée jusqu'ici par le prof. Schmaus qui l'avait formée. Cinq des 10 livres publiés par Elisabeth Goesmann l'ont été sous l'égide de cet institut.

(Sources : comités régionaux Christenrechte in der kirche).

Diaconat pour les femmes.

Lors du Katholikentag, tenu en juillet dernier à Munich (RFA), Mme Hanna Laurien, membre du parti démocrate-chrétien, a réclamé sous de vifs applaudissements l'instauration du diaconat pour les femmes, afin de faire avancer l'Eglise. « Je souffre de voir notre Eglise, crispée et fébrile, nous offrir une image essentiellement masculine. Elle confond fermeté et rigidité et, une fois de plus, elle néglige les signes des temps en refusant aux femmes la tâche d'acteurs d'évangélisation. Pour l'Eglise catholique, les femmes sont tout juste bonnes à faire le ménage ».

(L'actualité religieuse dans le monde, septembre 1984).

Les femmes changent l'Eglise.

En cherchant comment se présenter, et présenter leurs activités lors d'une journée de rencontre et d'information de toutes les associations féminines de Hambourg, tenue à l'automne 1983, les membres de l'Association Allemande des Femmes Catholiques (Katholische Frauengemeinschaft Deutschland) ont trouvé un moyen aussi simple qu'original, en choisissant le slogan « Les femmes changent l'Eglise ». Ce choix n'avait pas été fait sans hésitations. Quelques femmes avaient peur de montrer aux autres quelle était cette expérience qui leur faisait dire que les femmes changent l'Eglise. Mais chemin faisant, elles ont pris conscience qu'elles-mêmes avaient changé en cherchant des chemins nouveaux pour rendre visible ce qu'est une église vivante.

Le slogan s'est révélé parlant ; bien plus, il a accroché l'intérêt de nombreuses femmes qu'on croyait peu motivées par les questions religieuses et qui s'engagent difficilement dans les mouvements et organisations traditionnels. Elles ont posé beaucoup de questions aux femmes catholiques, sur l'attitude de l'Eglise envers elles et sur la leur envers l'Eglise. C'est ainsi qu'elles ont pu témoigner de leur recherche dans des petits groupes au sein des paroisses, où elles se sont encouragées l'une l'autre, et du changement que cette expérience a apporté dans leur vie familiale et aussi dans celle des paroisses.

(d'après Doris Lindenblatt, Kirchenbote des Bistums Osnabrück, n° 38, 18-9-83).



**Engéance de serpent,
revue féministe chrétienne.**



Nous saluons avec intérêt et sympathie la revue féministe chrétienne, allemande, Schlangenbrut (Engéance de serpent), ce titre, déjà, soulignant d'une pointe d'agressivité le parti pris d'humour dont témoigne le contenu. Ceci n'enlevant rien au sérieux des articles fort bien écrits et documentés. Trimestrielle, la revue qui en est déjà à sa sixième livraison, couvre l'ensemble du domaine de la problématique femmes/Eglise/société. Parmi ses rubriques mentionnons surtout celles qui traitent des développements de la théologie féministe, des phéno-

mènes ecclésiaux et sociétaux, de la spiritualité féminine, les annonces nombreuses de programmes universitaires, colloques, rencontres diverses sur ces sujets ainsi qu'une bibliographie d'ouvrages significatifs et, enfin, ce que nous-mêmes voudrions bien réussir en France : un répertoire de travaux scientifiques (mémoires et dissertations) généralement peu connus et difficilement accessibles et dont la revue fournit des copies sur demande.

SUISSE

Nouvelle revue.

Signalons également une autre publication sur féminisme et religion : en Suisse a commencé à paraître le trimestriel « *Bulletin der theologischen Frauen-Web-und Werkstatt* » son numéro 4 (août 1984) est consacré à une analyse intéressante du pouvoir dans l'Eglise, un pouvoir qui se présente comme service, tout en étant réservé aux hommes. Mais ce service qui, comme tout service, ne peut être autre chose qu'action pour le bien de ceux qu'il prétend servir, oublie le but, la raison d'être de cette action dès qu'il s'agit d'admettre, dans ce but même, la possibilité que d'autres se joignent à cette activité ! Le monopole prend alors le pas sur toute préoccupation du bien de l'Eglise.

SCHLANGENBRUT, Hohenzollernring 11, 4400 Münster (à cette adresse également ARADIA VERLAG, une nouvelle librairie féministe spécialisée dans le même domaine). Abonnements : 18 DM par an ; le n° 4, 50 DM.

(Kirchgasse 6, 6110 Wolhusen, Suisse.
Le numéro 4 F.S.).

R.D.A.

Jeunesse étudiante chrétienne, regard sur l'Allemagne de l'Est.

Women's Lives in the GDR, and Women's Literature.

Publié par THE EUROPEAN WOMEN OF THE WORLD STUDENT CHRISTIAN FEDERATION. Upsala, mai 1984. Adresse : Götgatan 3, S-752, 22 Upsala, 36 pp.

Il s'agit d'un compte rendu d'un voyage fait en République Démocratique Allemande, par une femme du Women Student Christian Federation. Quelques documents pédagogiques sur la vie de ce pays ainsi que des documents littéraires accompagnent ce récit de voyage féministe.

ITALIE

Première présidente du synode vaudois.

C'est Maria Sbaffi-Girardet qui fut élue, pour la première fois, présidente du dernier synode des églises vaudoises et méthodistes d'Italie par ses 180 délégués.

(source : BIP, 12-9-84).

FRANCE

Parole actuelle de l'Eglise, un sondage Femmes-Echo.

Le journal Femmes-Echo, ayant interrogé 200 lectrices sur *La parole que les femmes chrétiennes attendaient de l'Eglise, en matière de morale sexuelle conjugale*, a fait paraître une analyse dans le bulletin de presse catholique (S.N.O.P. n° 549) et, bien sûr dans Femmes-Echo/Clair Foyer de juin (voir biblio). On y lit d'abord des :

— « *Constats* : La parole actuelle de l'Eglise se réduit pour la majorité à celle

GRANDE-BRETAGNE

Eglise anglicane : un pas décisif.

Le synode général de l'église anglicane a franchi un pas décisif en se prononçant, le 15 novembre à Londres, à une large majorité (307 voix contre 183) pour une nouvelle législation admettant l'ordination des femmes au sacerdoce. Le synode avait déjà, en 1975, adopté le principe de l'accès des femmes à la prêtrise, mais ce n'est que le changement de la législation ecclésiastique qui permettra sa mise en œuvre. L'archevêque de Cantorbéry, Mgr Robert Runcie, désormais acquis en principe à cette cause, a néanmoins voté contre cette mise en œuvre en estimant avec certains autres membres que, pour des raisons œcuméniques et pour préserver l'unité de l'église anglicane, le temps n'était pas encore mûr. La procédure, déclenchée par le vote du synode, va encore prendre au moins quatre ans, le temps de procéder aux consultations nécessaires dans les diocèses, suivies d'une ratification définitive par le synode et enfin d'un vote des deux chambres du parlement britannique.

du Pape et les documents des évêques français sont inconnus. En conséquence, la parole de l'E. est perçue comme :

- directive, s'adressant à des personnes considérées comme mineures et irresponsables ;
- étrangère à la vie des femmes (à leurs souffrances et expériences) donc irréaliste ;
- idéaliste, avec un a-priori que les couples et les personnes sont « parfaits » et sans faiblesse.

— *Les paroles souhaitées* sont loin d'être permissives ou laxistes, mais au contraire exigeantes, appuyées sur l'Évangile, en par-

ticulier sur les thèmes de l'amour, de l'harmonie sexuelle, de la sexualité.

Enfin les femmes ont l'impression que l'Eglise s'adresse toujours à elles, rarement aux hommes : « Parlez aussi à nos maris ! »

— *La parole ne suffit pas.*

Les femmes chrétiennes attendent une Eglise non seulement « magistra », mais « mater ». Une Eglise qui apprenne le discernement afin d'aider les personnes et les couples à prendre des décisions personnelles et responsables dans la lumière de l'Evangile.

Une Eglise qui accompagne avant de dire sa parole.

Une Eglise qui donne des signes au plus grand nombre par les médias.

« FEMMES-ECHO » - juin 1984 : 21, rue du Faubourg Saint-Antoine, 75550 Paris Cedex 11.

Les hommes et le sexisme : Colloque à Paris.

Les 27 et 28 octobre, l'ADAM (1) organisait, en collaboration avec la revue TYPES (1) et l'ARDECOM (1), un colloque sur les « Les Hommes et le sexisme ». Nous y étions invités et le thème choisi nous intéressait d'autant plus qu'il était ouvert à des exposés et des débats mixtes. 25 intervenants de grande qualité : 11 femmes et 14 hommes, tous militants, la plupart universitaires ou hauts fonctionnaires, un public jeune, où les plus de 40 ans se comptaient sur les doigts d'une main, le style des débats souvent houleux et passionné ressemblant à ceux de la clientèle du MLF et de Libé, ou des anciens de mai 68 largement représentés ici.

Décidés à dénoncer le sexisme masculin, le faisant souvent avec humour, les hommes semblaient plaider coupables et solliciter l'indulgence du jury ; pour attester

de leur bonne foi, certains témoins n'hésitaient pas à faire des confessions publiques ; au cours des débats les femmes (60 % de ce public) ne furent pas moins agressives pour autant, et sans pitié, les harcelant, stigmatisant la moindre faiblesse et les sommant même de se justifier de cet antisexisme, tant leur paraissait suspect ce renoncement à la phallocratie du sexe fort : « mais enfin qu'est-ce qui vous motive, disaient-elles ? Quel avantage y trouvez-vous ? » Pour seule réponse les hommes disaient qu'ils cherchaient à déboucher sur « des rapports plus chouettes », égalitaires et d'une autre nature.

Nous reviendrons sur les actes du colloque en les présentant lors de leur parution.

Citons seulement parmi les 25 interventions, toutes très riches et bien complémentaires, J.-P. Michel, député socialiste, rapporteur du projet de loi antisexiste qui en exposa longuement l'historique et narra les difficultés, entre les exigences des ultra du MLF et les résistances de l'établissement à l'admettre ; mais il y eut surtout les difficultés à préciser les contours juridiques.

Femmes et Hommes a déjà évoqué les travaux des groupes d'hommes qui sont à l'initiative de ce colloque en nommant ceux-ci des « mutants symboliques » (2). C'est dire que leur effectif reste faible et qu'il est particulièrement à leur honneur de savoir affronter les sarcasmes des deux sexes. Mais c'est un geste prophétique et d'une haute leçon morale, dont on ne trouve guère d'exemples dans l'Eglise, sauf de façon marginale.

(1) ADAM : Association pour la disparition des archétypes masculins.

TYPES, Paroles d'homme (ex « pas rôles d'hommes »), leur revue ; adresse commune : 10, rue Marcadet, 75018 Paris.

ARDECOM : Association pour promouvoir la contraception masculine.

(2) FHE, n° 13, p. 18-23 - M.-Th. van Lunen Chenu : « Du neuf chez les hommes ».

Nouveaux groupes. Psychologie et religion sur le vécu féminin.

Durant l'année 1983-1984, un groupe de femmes se réunissait chaque semaine pour une recherche en « Psychanalyse et Religion ». Ce séminaire, animé par Bernadette Lorenzo, théologienne et psychanalyste, avait pour thème l'inconscient féminin, étudié à partir de textes de femmes : femmes mystiques « en Eglise », femmes d'aujourd'hui « hors Eglise ». La méthode suivie relevait de la théorie psychanalytique, de la sémiotique et des théologies.

Les textes ardu, ou trop connus, ou trop étrangers à nos vies, nous les avons abordés comme des exploratrices inquiètes et passionnées de ce monde caché. Mots obscurs, phrases sans relief, sentiments confus, tout a pris place dans une grille d'analyse et nous avons découvert les forces

profondes qui animent les femmes. Thérèse d'Avila, Françoise Giroud, Thérèse Martin, Annie Leclerc et d'autres, nous sont devenues fraternelles.

Femmes de Saint-Merri : une fidélité de rupture ?

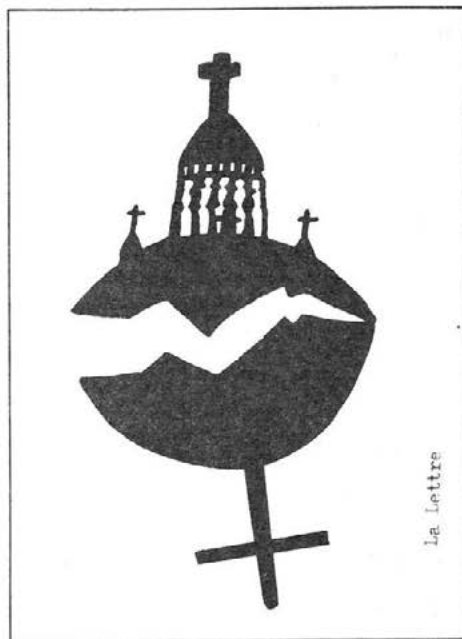
En juin dernier le groupe-Femmes de la paroisse Halles-Beaubourg-Saint-Merri, à Paris, invitait à un forum sous ce beau titre : *Notre fidélité à l'Evangile nous conduit-elle à des ruptures avec l'Eglise ?*

Témoignages et débat intéressants dont *La Lettre* d'août-septembre publie les actes (1). En conclusion, elles recherchent des moyens d'action, des contacts et des rencontres et affirment : « A travers le mouvement des femmes dans la société et dans l'institution ecclésiale, nous sommes partie prenante d'une véritable théologie de la libération ». Et elles présentent ainsi leur groupe et ses démarches :

A travers des textes de femmes mystiques ou non, d'hier ou d'aujourd'hui, nous avons trouvé notre plaisir dans une autre manière de lire ensemble. Une grande richesse sortit de ce groupe composé de femmes d'horizons divers : croyantes ou non, ayant une formation psychologique ou non et chacune apportant sa sensibilité et sa quête personnelle ».

Pour l'année 84-85, Bernadette Lorenzo propose un nouveau séminaire de recherche en Psychanalyse et Ecriture Sainte, ayant pour thème la « Nouveauté de l'écriture johannique » à travers différentes approches : psychanalyse, sémiotique, iconographie. Les réunions ont lieu à La Grenouillère, route de l'Yvette, 78690 Les Essarts le Roi.

Par ailleurs, différentes participantes se regroupent en une association dénommée « Femmes Paris-Sud », dont le but est le développement de la connaissance du fait féminin. L'adresse en est : Bâtiment 3, Résidence du Château de Courcelle, 91190 Gif-sur-Yvette - tél. 907.87.95.



Les revues en revue.

Nous avons noté plusieurs livraisons spéciales sur la femme et, en général, de plus en plus de place donnée à la question des femmes. Mention toute spéciale à TEMOIGNAGE CHRETIEN (hebdo.), LA CROIX (quotidien), L'ACTUALITE RELIGIEUSE DANS LE MONDE, CHRETIENS ENSEMBLE (mensuels) pour leur attention très positive, dans des chroniques diversifiées (Eglise, société, biblio, cinéma, actualités, interviews, etc.). Le progrès est manifeste : question, présence, témoignage des femmes sont bien mieux intégrés aux projets d'ensemble.

— TYCHIQUE, revue du renouveau charismatique, *Femmes en Eglise*, n° 41, janv. 83, 65 pp., 15 FF, 10, rue Henri IV, 69002 Lyon.

Le « renouveau » charismatique et, particulièrement, la vie en communauté frères et sœurs attentifs au souffle de l'Esprit et au service, qu'ont-ils à nous dire sur la femme ? Ici de beaux textes : femmes dans l'Ecriture, femmes en communauté, femme pasteur, femme berger, Thérèse d'Avila femme mystique. Bons articles aussi sur la femme protestante, juive, orthodoxe (Elisabeth Behr-Sigel, repris de CONTACTS), et sur *les Mères... partenaires* dans l'Eglise catholique (Monique Hébrard). Le regard adopté privilégie une certaine réalité. C'est un choix heureux à condition de ne pas devenir le refuge d'un esthétisme certain.

— LA LETTRE, *Y a-t-il une femme dans l'Eglise ?*, n° 310-311, août-sept. 84, 24 FF, Temps Présent, 68, rue de Babylone, 75007 Paris.

On y trouve l'intégralité des prises de parole lors d'un forum organisé par le *Groupe-femmes* du centre pastoral Halles-Beaubourg-Saint-Merry, en juin dernier : « Notre fidélité à l'Evangile nous conduit-

elle à des ruptures avec l'Eglise ? » On trouvera p. 48 la présentation du groupe par lui-même ; elle en dit déjà long. LA LETTRE ajoute au dossier un art de M.-Th. van Lunen Chenu, repris de la revue PRACTIS JURIDIQUE ET RELIGION, n° 1, CERDIC, Palais Universitaire, 67000 Strasbourg (FHE, n° 16, p. 59) : *Le statut de la femme dans le code de droit canonique et dans la convention des Nations Unies.*

— Dans CONTACTS, revue française de l'orthodoxie, n° 126, 2^e trim. 84, pp. 207-215, une critique bibliographique très argumentée d'Elisabeth BEHR-SIGEL sur *le premier ouvrage d'ensemble consacré à la question de l'ordination des femmes au sacerdoce par un groupe de théologiens orthodoxes* :

Women and the priesthood, Saint Vladimir's Seminary Press, Crestwood, N.Y. 1983.

— Dans COMMUNION ET DIACONIE, *Symboles de la diaconie*, 21, juin 84, 24, avenue Aristide Briand, 59150 Wattrelos.

Une bonne introduction à la symbolique (Frère Emery de Taizé et M.-J. Bérère, Lyon). Et puis quatre pages sur le symbolisme des paraboles à partir de l'enfant prodigue. Alors, là, *Père, fils aîné, fils cadet, filiation restaurée et fraternité retrouvée* et même le Christ qui mange avec *les pécheurs*, il n'y a pas trace de présence féminine... Le récit et son interprétation sont restés prisonniers du symbole ! Ils n'ont pas su faire sens... *In Memory of Her* d'Elisabeth Schüssler-Fiorenza à lire d'urgence.

— Dans L'ACTUALITE RELIGIEUSE DANS LE MONDE, 163, bd Malesherbes, 75017 Paris, n° 16, 15 oct. 84, un bon dossier de la théologie de la libération et — rencontre bienvenue — un long interview très riche de Maria de Lourdes PINTASILGO par Marlène TUININGA.

— Dans JESUS, n° 42, sept. 84, 22 F, Co Michel Pinchon, 27240 Damville, *Le Concile continue*. C'est dire que l'équipe continue son utopie — oh combien pleine d'enseignement! — sur le concile de 1999. La troisième session se passe à l'île de Pâques sur *Vivre ensemble* et fait place aux femmes. De bons articles de Madeleine BACH, Anne PEROTIN-DUMON, Christine de GEMEAUX. Place aussi toujours pour l'humour imperturbablement savoureux du Père MATHERNE, l'auteur, comme vous le savez du *Suivi de la femme adulte*. Après les interventions féministes du Concile, il médite sur les femmes de Babylone et toutes les femmes... A ne pas manquer, l'humour est rare.

— Dans ECHANGES, *Mutations culturelles*, sept. 84, n° 185, 17 FF, à ETC, 49, rue du Fbg Poissonnière, 75009 Paris. Cette livraison rend compte des exposés d'un colloque vécu chez les Dominicains de l'Arbresle sur ce sujet. Jean-Marie Aubert, Michel del Castillo, François Biot présentent les mutations et M.-Th. van LUNEN CHENU pose *Au creuset de la vieille féminité/maternité, rupture contemporaine radicale*.

— FEMMES ECHO, supplément mensuel de 16 pages encadré dans CLAIR FOYER, 21 rue du Fbg Saint-Antoine, 75005 Paris, est précieux de relater la vie de nombreux groupes de femmes en Eglise, Clubs-Femmes-Echo.

Moisson rare de courts reportages sur l'insertion et les responsabilités, les difficultés des femmes en Eglise et dans la société, qualité de la réflexion (Josiane Aoun, Monique Hébrard, Jacqueline Huber) et les petites perles que sont les chroniques de Claudette Marquet sur les femmes dans la Bible.

— Léonardo BOFF, EGLISE EN GENESE, 2 relais Desclée 1978, 143 pp.

Un merveilleux petit livre qui éclaire de l'intérieur et mieux que tout plaider ce qu'est la théologie de la libération. Et ici, vraiment, le dernier chapitre sur *le sacerdoce de la femme et ses possibilités* s'impose logiquement comme partie intégrante des perspectives théologiques et ecclésiologiques. Trente pages sur ce sujet, cela reste succinct mais l'auteur a su dégager l'essentiel : non seulement sur *la question des femmes* et les arguments qu'on y pose ou oppose mais sur le principe du sacerdoce, principe d'unité.

M.-Th. L. C.

Une étude très documentée sur :

— *Les femmes et la culture* (reprise de l'enquête du ministère de la Culture, sept. 82 sur les *pratiques culturelles des Français*).

— *Les femmes dans l'édition et l'écriture* a paru dans REPERES, bulletin d'inform. hebdo de l'AGENCE FEMMES INFORMATION, n° 39, du 10-1-83.

A.F.I., 21, rue des Jeûneurs, 75002 Paris.

TYPES PAROLES D'HOMMES, *des hommes... des hommes... mais des femmes aussi*. N° 6, 1984, 80 pp, 35 FF, Diffusion Alternatives, 36, rue des Bourbonnais, 75001 Paris.

La mixité comme enjeu du débat et dans l'élaboration du numéro en font l'originalité. On peut regretter qu'il n'y ait aucun article un peu approfondi, mais cet ensemble de courtes séquences, échanges souvent pris sur le vif, est suggestif (voir Actual, p. 47).

Du Canada.

L'expérience comme lieu théologique.
Sous la direction d'Elisabeth J. LACELLE
et de Thomas R. POTVIN, Montréal, Ed.
Fides, 1983, coll. Héritage et Projet, n° 26,
264 pages.

Le livre qui nous vient du Canada, rassemble les contributions de théologiens et d'une théologienne, faites pour le congrès annuel de la société canadienne de théologie tenu en 1981 et qui avait pour thème : « l'expérience comme lieu théologique ? ». La notion d'expérience, dans son rapport à la théologie, y est examinée sous plusieurs angles. Dans une première section, la réflexion se fait épistémologique autour de la fonction en théologie de l'expérience. Soulignons la contribution d'Elisabeth J. Lacelle qui, sous le titre « Pour une épistémologie de la relation. L'expérience comme lieu relationnel poétique en

théologie », repense, à partir de l'analogie de la relation chez Karl Barth, une nouvelle définition des rapports femmes-hommes. Dans une deuxième section, la fonction en théologie de l'expérience religieuse est étudiée chez Luther et Schleiermacher ; la troisième section traite de la fonction dans la révélation chrétienne de l'expérience historique. La quatrième section aborde des questions plus pratiques : le mariage, la famille, la mort, l'expérience charismatique, et la praxis libératrice de la théologie latino-américaine de la libération. Ce livre, d'une très grande richesse, propose de nombreuses pistes, autant pour le spécialiste que pour le chrétien, car les enjeux de l'expérience en théologie les concernent tous. Mais c'est aussi une nouvelle façon de penser la théologie qui se dessine au fil des contributions toutes aussi passionnantes les unes que les autres.

A. F.

Nous ne pouvons pas reprendre ici les données bibliographiques inscrites par ailleurs dans le cours des actualités, des articles de réflexion ou des chroniques sur les livres.

ON ANNONCE :

Colloque Orsay V : *Etre femme dans un monde de violence.*
16-17 mars 1985.

Renseignements : Groupe ORSAY, Maison du protestantisme, 47, rue de Clichy,
75009 Paris.

La féminisation de l'Eglise, 12-13 janvier 1985, en table ronde avec exposés
de M. J. BERERE (Institut Catho., Lyon), C. HOURTICQ (Inst. Catho. Paris),
C. MARQUET (Fédér. Protest.), C. LANGLOIS (Paris XII). Des données histori-
ques pour des réflexions présentes.

ARBRESLE, Centre Thomas More, B.P. 105, 69210 L'Arbresle.

CADEAUX DE NOEL - Ils viennent de paraître :

Les femmes dans l'Eglise, Monique HEBRARD, Le Centurion.

DIEU homme et femme, Elizabeth et Jürgen MOLTSMANN, Cerf.

A travers les livres.

- Laure ADLER, *A l'aube du féminisme : les premières journalistes*, Payot 1979, 230 p.
- Verena AEBISCHER et Claire FOREL et collectif, *Parlers masculins, parlers féminins ?* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel 1983, in Textes de Base en psychologie.
- Nicole BROSSARD, *L'amèr ou le chapitre effrité*, Montréal Quinze, 1977.
- Marie CARDINAL, *Autrement dit*, Grasset 1977.
- Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON, Annie LECLERC, *La venue à l'écriture*, U.G.E. Paris 1977, 155 pages.
- Hélène CIXOUS, Catherine CLEMENT, *La jeune née*, U.E.C. Paris 1975, 289 pages.
- Michèle COQUILLAT, *La poétique du mâle*, Idées Gallimard 1982, 472 pages.
- Anne-Marie DARDIGNA, *La presse féminine*, Petite Collec. Maspéro, 1979, 247 pages.
- Marguerite DURAS, Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, Paris Minuit, 1974.
- Les CAHIERS DU GRIF, *Parlez-vous françaises ?*, femmes et langage I, n° 12, juin 76, Bruxelles.
- Les CAHIERS DU GRIF, *Elles con-somment*, femmes et langage II, n° 13, oct. 76, Bruxelles.
- Suzanne LAMY, *d'elles*, L'Hexagone, Montréal 1979, 110 pages. (« Elles m'ont parlé, j'ai aimé leurs intonations, leurs pointillés. Complice, sentant s'ouvrir en moi un espace intérieur. Très vite, j'ai su qu'elles me constituaient, m'étaient nécessaires, que, sans elles, un moi coulait, n'existait plus »).
- Collectif sous la direction de Suzanne LAMY et Irène PAGES, *Féminité, subversion Écriture*, éd. du Remue-ménage, 1983, au Québec (distrib. Alternative, Paris). Etudes spéc. sur la presse féminine et féministe, au Québec, en France. Pour une langue de la féminité; Lectures textuelles au féminin; Féminisme et théorie littéraire; Idéologies, contre-idéologies et oppression, 228 pages.
- Gilbert LASCAULT, *Figurées, défigurées; Petit vocabulaire de la féminité représentée*, Union Générale d'Éditions 1977, 222 pages.
- Eugénie LEMOINS-LUCCIONI, *Partage des femmes*, Seuil 1976.
- Michèle SARDE, *Regard sur les Françaises, XX^e siècle*, Stock 1983, 668 pages.
- Evelyne SULLEROT, *La presse féminine*, Armand Colin, 1963, 320 pages.
- Marina YAGUELLO, *Les mots et les femmes*, Payot 1978, 202 pages.
- Collectif, *Femmes et institutions littéraires*, Cahiers de Recherches 34/44, S.T.D. Université
- Collect. *73 chansons de femmes en portées*, Syros 1979, 134 pages.
de Paris VII, n° 13, 1984.
- Collect. *La femme et l'écriture*, actes de la rencontre québécoise interne des écrivains, Liberté Montréal, 1976, 340 pages.

UN JOUR IL M'EST VENU DES AILES

Paroles et musique : Marie-Annick Rétif (MANNICK)

REFRAIN

Un jour il m'est ve . nu des ailes, a . lors vous m'en a . vez vou . lu car
 de . puis lors vous n'ê . tes plus ma seu . le plan . che de sa . lut , vous
 a . viez sù mieux que per . son . ne m'en . tre . te . nir à vos ge . noux , à
 cau . se d'un pé . pin de pomme qui vous est res . té dans le cou ! ||
 faudra que je vous par . donne à vous mon père ou mon é . poux tou .
 tes ces an . nées de tor - chon . ne où vous ne m'ai . diez pas beau . coup ! Un
 Je vous en don . ne rai le goût ! _____
 Un jour...

2. Ecoutez bien le glas qui sonne
 du temps qui me liait à vous
 pour être servante ou madone
 et pour vous cajoler surtout !
 Les mots que je dis vous étonnent
 et vous dérangent tout à coup
 mais les devoirs qui m'emprisonnent
 j'apprends qu'ils me venaient de vous!

3. Un jour...

Vous n'aimez pas que je raisonne
 et vous en êtes un peu jaloux
 dès que la liberté me donne
 l'audace de parler sans vous !
 Ne dites plus que je braconne
 dans vos forêts de loups - garous
 mes fruits sont mûrs, ma terre est bonne
 je vous en donnerai le goût !

Disque BAM 5929 - Cassette C 5929 : « Je suis Eve », A.Z. Mouloudji
 Le recueil des paroles, musiques et accords de guitare est disponible en écrivant à :
 Suyapa, 25, rue de l'Hermitage, 93500 Pontoise.

Marie autrement

- *Marie, mais comment a-t-on, ont-ils pu faire de toi une femme aussi éthérée, aussi désincarnée ?*

Toi et Elisabeth tressaillez dans vos corps d'une joie physique, charnelle qui touche votre ventre et vos oreilles. Rencontre fébrile de vous deux qui vous parlez de vos entrailles, d'un Dieu qui passe par vos corps. Avec le grand cri que cela t'arrache, Elisabeth !

Marie, ton « bonjour », ton salut, ta voix procurent à Elisabeth la connaissance et le plaisir. Connaissance qu'elle est enceinte, que tu l'es aussi. Plaisir d'un état partagé. Allégresse. Bel hymne au corps de deux femmes. Bel hymne aussi au « corps » de Dieu qui jette les yeux, déploie sa force, disperse, jette à bas, comble, renvoie, secourt.

- *Marie, comment a-t-on, ont-ils pu faire de toi la soumise, l'effacée, l'humble femme sans parole si ce n'est celle du oui ?*

Femme plutôt à la parole vive, passionnée, tu crois à ce qui t'est dit et tu crois ce que tu dis. Toi qui, pour nommer Dieu, doit bien aussi parler de toi, porteuse de la Parole avec l'enfant de la Promesse. Juive, tu l'es jusqu'au bout des ongles : tu as la mémoire des gestes de l'Alliance. Tu rappelles l'action renversante de Dieu pour Israël. Femme-Peuple !

- *Marie, d'où vient ta force ?*

Pas celle des statues immobiles mais celle de la fille d'Abraham. Fille des mises en route en toute hâte, de l'arrachement des naissances. Tu te déplaces vers Elisabeth, quelque chose se déplace, bouge en elle. Et tu restes là.

Toi, la première des croyantes, annonce-nous le Dieu nourricier, le Créateur heureux et reposé du septième jour.

Blandine DE DINECHIN et Claude PLETTNER, Paris.

L'illustration p. 4 de la couverture du numéro 19 n'a malheureusement pas porté l'indication de sa provenance. Nous présentons nos excuses à la Commission diocésaine Femmes et Eglise d'Utrecht. Nous lui devons aussi le dessin de la couverture de ce numéro et nous l'en remercions.

NOS EDITIONS

Tous les exemplaires de l'ancienne série, encore disponibles	5 F
Les numéros 1 à 6 de la nouvelle série	10 F
Le numéro 7, <i>Culte marial et psychanalyse</i>	} 15 F
Les numéros 8 et 9, <i>spéciaux anniversaire</i>	
Le numéro 10, <i>Des évêques s'engagent</i>	
Le numéro 11, <i>Les femmes aussi font l'Eglise</i>	} 20 F
Le numéro 12, <i>Prendre nos corps à cœur</i>	
Le numéro 13, <i>Feue La Virilité</i>	20 F
Le numéro 14, <i>Re-Concilier</i>	20 F
Le numéro 15, <i>Jésus, Marie, mais où est donc passé Joseph?</i>	20 F
Les numéros 16-17, <i>Religieuses-femmes</i>	35 F
Le numéro 18, <i>Religieuses (suite)</i>	25 F
Le numéro 19, <i>Dire en chœur à cœur</i>	30 F
Dossier du colloque de Lyon - 1982 : <i>Des femmes aussi font l'Eglise</i>	30 F
Dossier Plate-Forme Familles - 1980 : <i>Familles et sexualité</i>	20 F
Bibliographies analytiques : <i>L'Eglise et les femmes, 1980-82</i>	20 F
1978-80 et 1983..	25 F

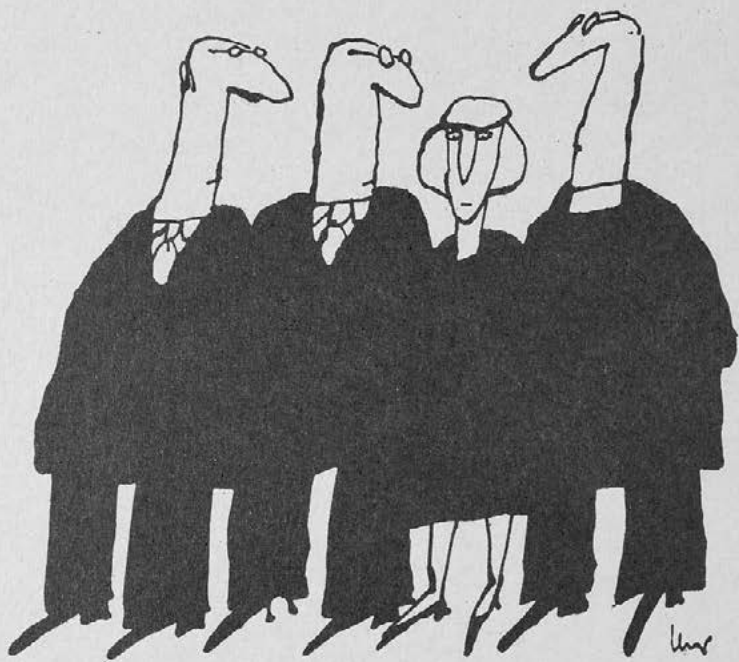
Ce numéro : 30 F

ABONNEMENTS 1984 (partant de janvier)

France et Europe : 80 F — Autres pays : 90 F

A verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Eglise
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris

Ce numéro de « Femmes et Hommes dans l'Eglise » a été préparé par Françoise ANCELIN, Madeleine BACH-GENY, Blandine de DINECHIN, Anne FORTIN, Marie-Thérèse van LUNEN CHENU.



Commission Femme
et Eglise, Utrecht.

« Pendant ces 20 dernières années, les femmes se sont engagées dans la théologie plus nombreuses et avec des résultats plus significatifs que pendant toute l'histoire du christianisme. »

Directrice de Publication : Marie-Thérèse van Lunen - Commission Paritaire no 63-173.
Réalisation : Imp. La Vie Nouvelle, 27, rue Linné, 75005 Paris.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1984.